FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 928

MARS 2023

BALLON D'OR
Sivori si vorace

PORTRAIT

TOTAL RANDAL

Randal Kolo Muani

+

HOMMAGE
Fontaine, paroles de Just

ENQUÊTE
L'entourage trouble de N'Golo Kanté

AU TABLEAU !
AJA-Dortmund 93 revu par Guy Roux

VILLE DE FOOT
Montevideo, de foot ils sont dingos

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 048 – 11 mars 2023 – Ne peut être vendu séparément. Max Galys/L'Équipe

prime

LIGUE 1 Uber Eats

+30 MATCHS PAR MOIS EN DIRECT ET EN EXCLUSIVITÉ

POUR 12,99€/MOIS*

GRANDES AFFICHES

REIMS-OM
PSG-OL
OL-OM

MATCHS EN **MULTIPLEX**

REPORTAGES ET **INTERVIEWS**

ANALYSES DE **THIERRY HENRY**

*ANNULABLE À TOUT MOMENT

*Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime. Pour devenir membre Amazon Prime, voir prix et conditions sur amazon.fr/prime. Désabonnez-vous de la chaîne à tout moment. Voir conditions générales sur primevideo.com

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo,
Olivier Bossard,
Thomas Simon,
Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis,
Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc,
Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

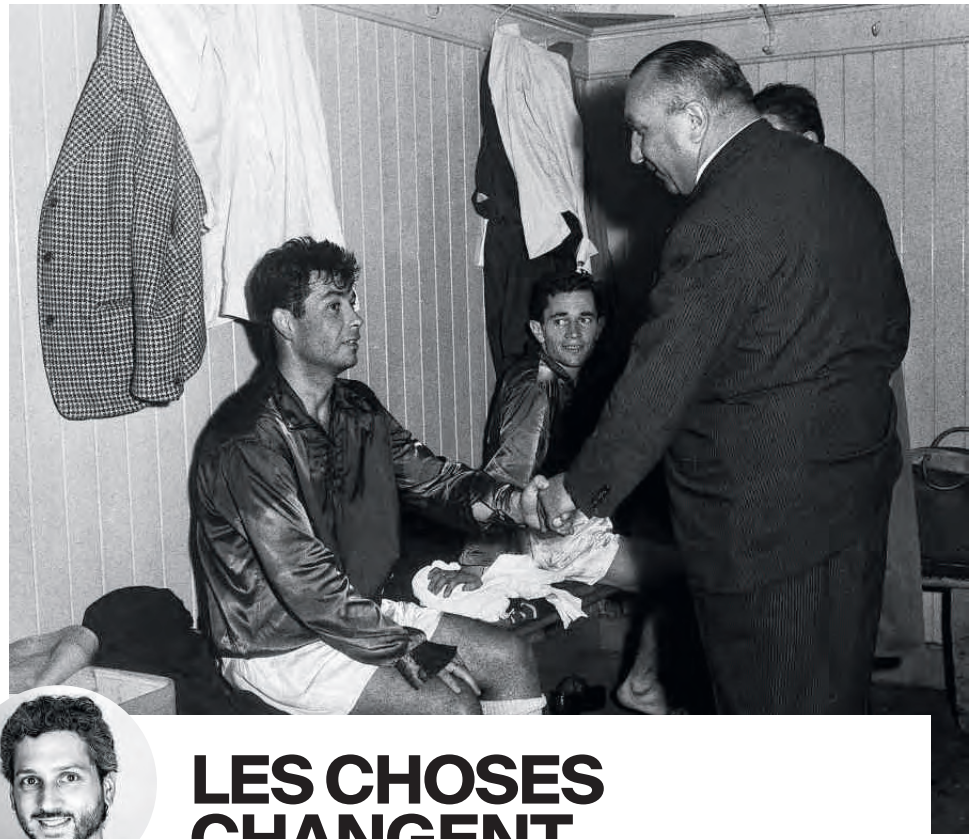
DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



LES CHOSES CHANGENT

Emmanuel Bojan
Rédacteur en chef adjoint

Les trajectoires de Naples ou Arsenal, sur la route d'un nouveau titre de champion national, transportent l'écho de celui qui a été grand, rien puis à nouveau quelqu'un. Leur retour au sommet, rafraîchissant, soudain, rappelle que les choses changent. Chez nous, les couleurs retrouvées de Lens et Reims contrastent avec les bas-fonds creusés par Nancy ou Saint-Étienne. En 1984, *France Football* relatait la passion intacte d'Henri Germain, le président qui avait connu deux finales de C1 face au Real Madrid dans les grandes années rémoises et suivait encore à 78 ans son équipe de cœur en D2 à Roubaix ou Quimper. On ne compte plus les clubs de notre enfance – le théorème fonctionne d'autant mieux qu'elle remonte à loin – tombés en désuétude, en D4, dépôt de bilan, disgrâce ou lambeaux. Avec le printemps qui s'annonce ressurgit l'effluve des sprints, les joies des trophées ou promotions, les drames des descentes, comme une essence opposée aux émotions creuses de feue la Super Ligue. Rien ne dure. Ni les décennies de succès. Ni les années au purgatoire, tel le Deportivo La Corogne, proche de s'extirper de la Troisième Division espagnole après avoir bu la Galice jusqu'à la lie. La modification des statuts vaut pour les hommes. Lisez donc dans ce numéro comme Randal Kolo Muani, nouvel homme fort de France et de Francfort, était un gamin effacé ; combien le chouchou N'Golo Kanté compose avec un entourage malsain, un sourire gommé et une carrière en pointillé. Personne n'est éternel, pas même "Justo", parti à 89 ans au paradis des footballeurs en disséminant des mines d'or dans nos archives exhumées. Heureusement, il y a bien quelques éléments immuables ici-bas : la ferveur à Montevideo, épicentre d'une Celeste première championne du monde, et puis Guy Roux, immergé dans une (juste) fontaine de Jouvence grâce à sa leçon de jeu et de vie autour de l'inachevé AJA-Dortmund 93.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 **Instantané**
Sept à la maison

8 **Mon héros**
Nino Bocedi, le doyen des titis

10 **Cazarre**
Frexit, tu m'excites !

À L'AFFICHE

12 **Portrait**
Randal Kolo Muani, de Torcy à la Kolomania

22 **Hommage**
Fontaine par Fontaine

26 **Enquête**
Qui veut du mal à N'Golo Kanté ?

36 **Reportage**
Bellingham, la comète de Birmingham

40 **Portfolio**
Atsu, tragique destin

46 **Data zone**
Ligue 1, les rois des séries

48 **Au tableau !**
Guy Roux raconte le Auxerre-Dortmund 1993

TEMPS ADDITIONNEL

56 **Ville de foot**
Montevideo, l'amour foot

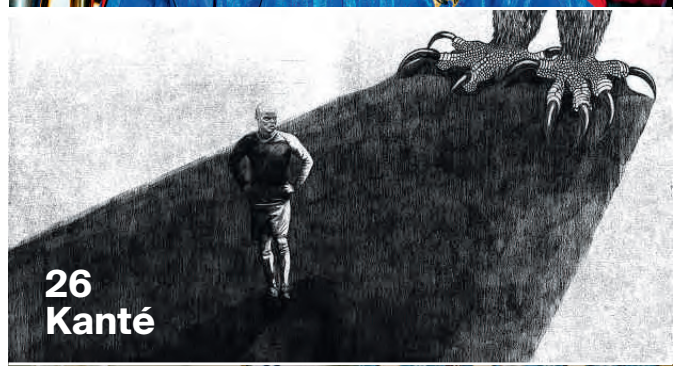
62 **Tendances**
Les amateurs s'adonnent aux données

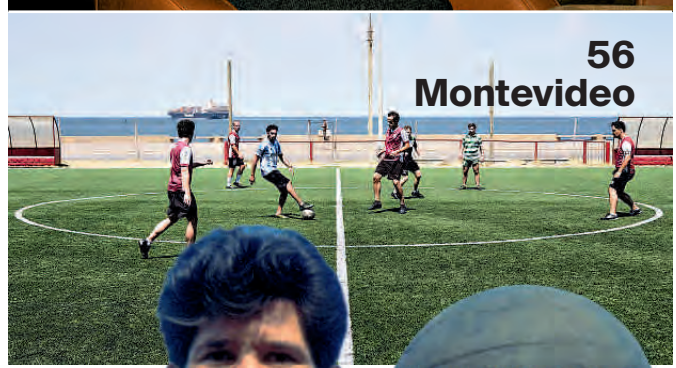
BALLON D'OR

64 **Sur les traces de...**
Omar Sivori, un ange aux allures de diable

69 **Paroles de juré**
Paul Kennedy : "J'ai retardé Thanksgiving pour récupérer des votes"

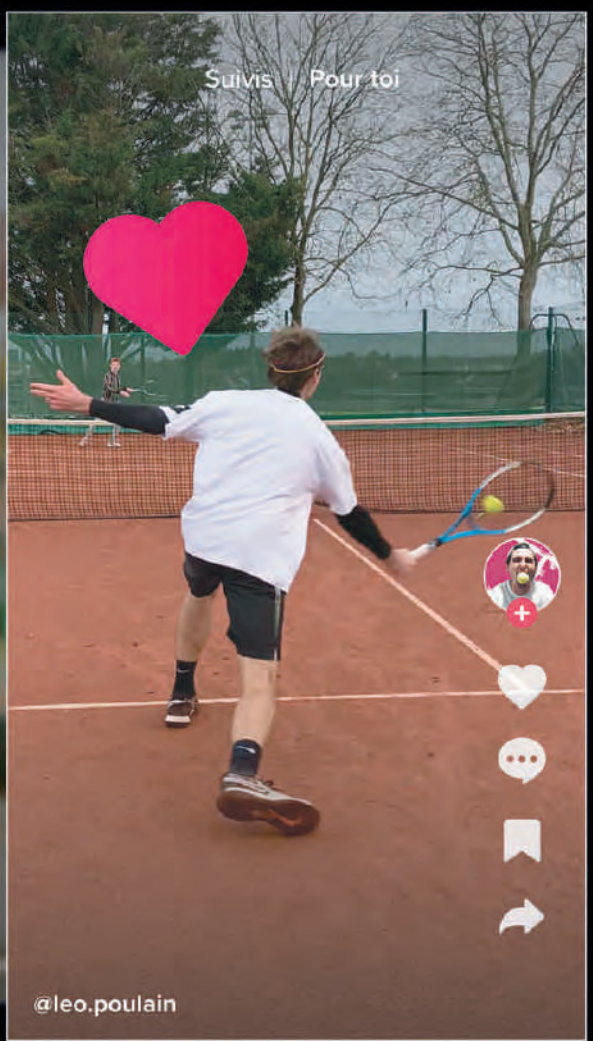
70 **Pas trop cliché**
Quand Yachine se fait la malle





Max Galys/L'Équipe - Laura Acquaviva - Sébastien Leban/L'Équipe - Ignacio Colo/L'Équipe - L'Équipe

plutôt sport que esport ?
filtrez avec la fonction « pas intéressé(e) »



Les goûts et les couleurs, ça peut parfois se discuter. Chez TikTok, nous l'avons bien compris et nous souhaitons vous offrir le contenu qui vous inspire et qui vous est le plus pertinent. Utilisez la fonction « pas intéressé(e) » pour personnaliser votre fil de vidéos et être en contrôle de votre expérience. Si une vidéo n'est pas intéressante pour vous, cette fonctionnalité permettra à l'application TikTok de ne plus vous montrer de vidéos similaires à l'avenir.

TikTok

une fenêtre sur le monde

SEPT À LA MAISON

Absent sur la photo, Roberto Firmino vient d'ajouter un septième but pour Liverpool contre Manchester United (7-0). David De Gea est impuissant, Diogo Dalot (au sol) terrassé.

Photo
PA Images/Alamy Stock Photo

Sir Kenny Dalglish Stand
adidas

BOCEDI, LE DOYEN DES TITIS

Durant quarante ans, il s'est occupé des déplacements de supporters avec le Club des Amis du PSG. Aujourd'hui, ce fan de 90 ans regrette l'ambiance feutrée du Parc des Princes.

Par Samy Izabachene. Photos Marie Quéau/L'Équipe

"Allez Paris, allez Paris !" Rencontrer Nino Bocedi, c'est avant tout se plonger dans l'histoire du Paris-Saint-Germain. À 90 ans, le doyen entonne son chant habituel, lui qui suit le PSG avec la même ferveur qu'à ses débuts. Ce Parisien de naissance nous accueille dans son appartement affublé d'un masque à l'effigie de Zlatan Ibrahimovic, le joueur qui, lors de son passage dans le club de la capitale de 2012 à 2016, a le plus marqué sa mémoire de supporter avec le Portugais Pedro Miguel Pauleta (2003-2008) et le Yougoslave Safet Susic (1982-1991). Le décor est planté. "Pauleta était un battant. Aujourd'hui, il y a Kylian Mbappé, ce n'est pas le même genre de joueur, estime Nino. Pauleta faisait des acrobaties quand il marquait, il était extraordinaire. Susic, c'était un très bon joueur, un phénomène même."

Retour en arrière. En septembre 1975, le PSG ouvre sa première boutique près des locaux de RTL dans le VIII[e] arrondissement, en confie la gestion au Club des Amis du Paris-Saint-Germain, une association de supporters assez familiale dont la mission est d'organiser les déplacements. Nino fait partie des membres, assiste à toutes les rencontres à domicile, depuis les années 1970, jusqu'en 2016, toujours en tribune présidentielle Borelli, place B11. Il est de la première victoire du club en Coupe de France (1982), à Bruxelles pour le sacre européen en Coupe des vainqueurs de Coupes contre le Rapid Vienne (1-0, 1996). "C'était quelqu'un de très dévoué", raconte Bernard Herbelin (85 ans), son ami et partenaire de permanences. "Un passionné, complète Lionel Guénard, abonné au Parc pendant 42 ans. Les Amis du PSG, c'était tout pour lui."

"Avant, il y avait des supporters, maintenant, ce sont des spectateurs"

Nino Bocedi participait à la conception des tifos, ces animations d'avant-match, disposait même d'un badge qui lui donnait accès au stade et a eu la chance de rencontrer joueurs ou dirigeants à plusieurs reprises. "Avec les amis supporters, on allait souvent manger à *la Mama*, sur les Champs-Élysées, détaille-t-il. Parfois, des joueurs venaient." Un soir, lors d'un match au Parc des Princes, il gagne un voyage au Mexique pour le Mondial 86 grâce à un tirage au sort organisé par le journal d'Alain Ayache, *Le Meilleur*, et peut rencontrer le président du club, Francis Borelli, pour ce qui restera l'un des meilleurs souvenirs de sa "carrière" de supporter.

Nino trouve que l'arrivée des Qatariens, en 2011, a apporté un nouveau souffle au club. Mais beaucoup de ses anciens collègues ont fait part de leur mécontentement à la direction. Problème majeur : l'absence de reconnaissance envers les anciens abonnés et l'impossibilité d'accès au siège du PSG, où, par le passé, ils pouvaient discuter avec les joueurs. "En ce qui concerne certains qui se sentent abandonnés, le club travaille très dur pour s'engager auprès de tous les supporters, se défend le PSG. Nous continuerons à trouver des moyens pour que les fans – de tous types – se sentent encore plus liés au club, à la fois localement, régionalement et internationalement."

Malgré tout, Nino Bocedi se montre nostalgique de l'ambiance d'antan. "Avant, il y avait des supporters, alors que, maintenant, ce sont des spectateurs qui veulent voir les grands joueurs." Et si sa santé ne lui permet plus d'aller au Parc, il suit tous les matches de son club à la télévision.

Nino Bocedi a conservé de nombreux souvenirs liés au Paris-Saint-Germain : maillots, bonnet, tickets de matches ou fanion de la rencontre de Coupe des vainqueurs de Coupes 1994, PSG-Real Madrid et même un masque de Zlatan Ibrahimovic... Parmi les joueurs parisiens qui l'ont marqué, on retrouve aussi Pedro Miguel Pauleta et Safet Susic : "L'un était un battant, l'autre un phénomène", explique le nonagénaire.

LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

FREXIT, TU M’EXCITES !

Tu sais que ça ne va pas fort quand tu te dis que le seul mec qui peut encore sauver le foot français, c’est le professeur Raoult. Ben quoi ? On a tout essayé, du tiki-taka espagnol au Gegenpressing à l’allemande, pour aller loin en Coupe d’Europe avec nos escouades provinciales, ou nos armadas des régions, pour être politiquement correct. Mais y a rien qui marche, alors, excusez-moi de voir en l’hydroxychloroquine le dernier espoir de ne pas se faire tarter par un champion moldave ou le onzième de Bundesliga. Une telle exfiltration finit par forcer le respect. On est à la lisière du geste politique majeur envers l’Europe, voire directement du majeur tendu vers l’Union européenne.

Nous ne voulons pas de votre compétition corrompue par les technocrates de Bruxelles qui mettent la France au pas de la toute-puissante Allemagne. Camarades, tournons le dos à cette compétition abjecte qui cautionne soixante ans de soumission au projet de Schuman téléguidé par l’Amérique de Biden et consorts. Prenons les sillons de Rennes (contre Donetsk), de Nantes (la Juve) et de Monaco (Leverkusen), nos derniers représentants en Ligue Europa. Malgré un match aller plein d’espoirs, ils ont eu le courage de jeter le sabre aux pieds de Ceferin pour dire non !

Vivement la Super Ligue, celle où l’on ne sera pas invités, donc pas humiliés

Soit c’est ça, soit la L1 est définitivement nulle. Autant j’ai adoré le film *The Truman Show* avec Jim Carrey, autant j’ai toujours trouvé que les remakes produits par le foot français sombraient vite dans le pathétique. La magie du storytelling a réussi à entretenir l’illusion que la révolution était en marche et que Rennes, Monaco, Lens et Marseille portaient le foot français au firmament du beau jeu. Le carrosse de la Ligue 1 est redevenu citrouille et la réalité t’a balancé en pleine tronche, comme une tranche de foie de veau persillée de la cantoche, que, même en crise, à la rue, sans effectif et avec une ambiance plus pourrave qu’un tournage de Jean-Pierre Mocky, le PSG a mis tout le monde à huit points après le Classique et sera la seule équipe à être allée au moins en huitièmes d’une compète digne de ce nom.

Vivement la Super Ligue, celle où l’on ne sera pas invités et donc pas humiliés. Un club français en Coupe d’Europe, c’est comme un Kassos devant le *Macumba,* il met toute la soirée à se saper pour pouvoir entrer, il fait le pied de grue pour que le videur lui dise qu’il peut y aller et, à peine dedans, il se met une race à la vodka pomme, tripote une serveuse et se fait lourder par la porte des poubelles. En se disant qu’il aura plus de chances le week-end prochain… C’est peut-être ça, la tradition française. Et reconnaissons aux Qatariens, à la tête du PSG depuis 2011, qu’ils font un vrai effort d’intégration en ne remportant pas la Ligue des champions.

10

Étienne Garnier/L’Équipe

nouveau **HORS-SÉRIE**

En vente chez votre marchand de journaux à 3,50€

également disponible sur le site et l'application L'Équipe

RANDAL KOLO MUANI DE TORCY À LA KOLO MANIA

Popularisé par sa finale de Coupe du monde, irrésistible avec Francfort, Randal Kolo Muani n'était ni le plus doué ni le plus extraverti des footballeurs. Mais il est devenu grand à force de franchir des paliers qu'on croyait verrouillés.

Par
Thomas Simon, avec Olivier Bossard

Photos
Max Galys/L'Équipe

Harley-Davidson
adidas
F.F.F.

Alain Mounic/L'Équipe

Une maladie à l'adolescence, des essais en Italie, à Rennes et Guingamp qui ne débouchent sur rien, une arrivée tardive au centre de formation nantais… "Randix" a connu un parcours tortueux.

Randal Kolo Muani
24 ans. Né le 5 décembre 1998, à Bondy (Seine-Saint-Denis). 1,87 m ; 73 kg. Attaquant. International français (5 sélections, 1 but).

Parcours
Torcy (2011-2015), Nantes (2015-2022), Boulogne-sur-Mer (2019-2020, prêt), Eintracht Francfort (depuis juillet 2022).

Palmarès
Coupe de France 2022 ; finaliste de la Coupe du monde 2022 ; finaliste de la Supercoupe d'Europe 2022.

L'espoir a toujours les yeux qui brillent. Alors il faut le voir ou l'imaginer, ce défilé de gosses du quartier, se pointer devant chez Randal Kolo Muani pour une photo, un coup de stylo sur un bout de tissu ou de papier. Au culot, accompagné de son père, plus anxieux que lui, trépignant quelques mètres derrière tout en le couvant du regard, Jan y est allé. Il a attendu, fixé l'entrée avec ses grosses billes bleues, espéré aussi fort que son cœur tapait à l'intérieur. Les secondes qui s'écoulaient au ralenti ont suspendu l'instant. Personne n'est apparu, ni la nouvelle star des gamins du coin, ni quelqu'un d'autre d'ailleurs, et Jan est reparti chez lui, pas déçu, seulement envieux d'un copain de classe qui crâne à la récré parce qu'il a déjà vu "l'attaquant qui est trop cool et qu'on adore à Francfort".

"Paraît que la sonnette est débranchée désormais, c'est ce qu'on nous a dit, croit savoir son *vati (papa).* Il doit être pas mal dérangé. Il a quand même failli faire gagner la Coupe du monde à la France…" Et donc failli se voir ériger en héros, statufié. Au Qatar, on l'a invité à la dernière minute – pendant un stage de son équipe au Japon – après le forfait de Christopher Nkunku, sans faire l'unanimité mais plutôt connaissance avec un paquet de personnes qui suivent le foot un peu de loin, un peu comme ça et qui ne le connaissaient même pas, ou au mieux si peu. Il y est arrivé à l'arrache mais affamé, il en est reparti transformé.

"Toute cette hype, il s'en fout. Lui ce qu'il veut, c'est jouer" **Une connaissance**

Choquer le monde entier

"On marchait avec un mot d'ordre, explique son entourage : « Il faut choquer les gens. » Alors, avec lui, on s'est dit : « Nous avons choqué la France, nous avons choqué l'Allemagne, nous avons choqué l'Europe, maintenant nous allons choquer le monde. » Et à chaque match, le premier ballon que tu touches, il faut choquer !" Contre le Maroc en demi-finales (2-0), ça fait but. En finale (entrée en jeu à la 41e minute) contre l'Argentine (3-3 a.p., 2-4 aux t.a.b.), ça envoie un gros tampon qui donne le ton. Et c'est lui qui obtient le penalty (à la 80e) qui permet aux Bleus de revenir dans le match.

Joueur d'impact immédiat quel que soit le contexte, pour les spectateurs, pour son équipe, sa productivité offensive comme son état d'esprit, sa dalle a presque tout changé jusqu'à ce désormais célèbre face-à-face manqué devant Emiliano Martinez en toute fin de prolongation (120e + 3). "Tout est allé tellement vite, peut-être que ça l'aurait desservi…", souffle un proche. Le chemin tortueux (des essais en Italie, à Rennes et Guingamp qui ne débouchent pas sur un contrat, une arrivée tardive au centre de formation nantais) que le jeune homme de Villepinte a emprunté pour arriver là où il est semble déjà loin mais encore si près pour ce qu'il dit de lui.

Une connaissance prévient : "Toute cette hype, il s'en fout. Lui ce qu'il veut, c'est jouer." Comme depuis toujours. Et ce malgré plusieurs obstacles. "Randal était tout petit, sourit Loïc Ferry, l'un de ses premiers éducateurs à Villepinte en moins de 11 ans. Mais il avait surtout toujours ce sourire collé au visage. Je l'emmenais parfois à l'entraînement, il était toujours heureux. C'était un garçon très sain, très bien entouré par des parents et un grand frère très aimant. Et il avait cette envie constante de jouer. Il arrivait le premier à l'entraînement et toujours un ballon au

"On lui disait que son heure arriverait"

Loïc Ferry, l'un de ses premiers éducateurs à Villepinte

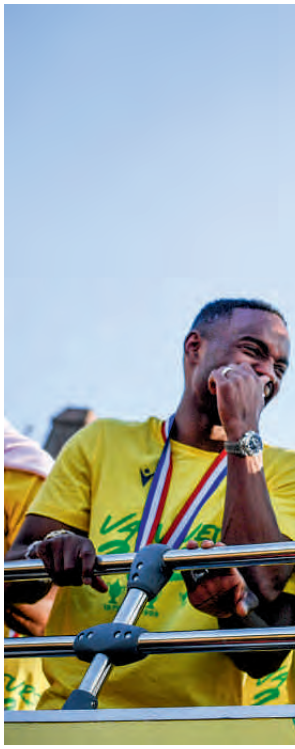
pied. C'était un garçon super, jamais à se plaindre malgré ses pépins physiques." En quelques mois, le garçon prend dix centimètres et développe la maladie d'Osgood-Schlatter à 16 ans. Son pic de croissance lui occasionne des problèmes à un genou, au dos, aux talons. Premier coup dur. "D'un coup, il est devenu le plus grand de l'équipe, explique Nicolas Damont, son coach en moins de 17 ans Nationaux à Torcy, club référence en Île-de-France dans lequel il est envoyé pour continuer de progresser. Il fallait qu'il se réadapte à son nouveau corps. Ce n'est jamais simple." Pendant six mois, le jeune attaquant se contente des tribunes pour profiter de son sport et enchaîne les rendez-vous chez le médecin, au moment même où les recruteurs viennent squatter les bords de terrain. Mais il n'est pas du genre à abandonner. Jamais. "Randal aimait tellement le foot qu'il n'était évidemment pas content de ne pas jouer, dit encore Nicolas Damont. Mais il continuait d'afficher une détermination pour faire son retour. Il savait que ça allait venir." Sa reprise sur les terrains intervient un après-midi de décembre 2014. Torcy se déplace à Mulhouse en Championnat. Kolo Muani dispute son premier match de la saison, le club francilien son dernier avant la trêve. Damont, encore : "Je l'aligne dans mon 3-5-2 habituel et il fait du Randal. Il sert de point d'appui, joue avec les autres, joue en profondeur et finit par marquer le but de la victoire en fin de match. Il a vécu ça comme une bouffée d'oxygène. Il s'est mis à pleurer de joie." Et à enchaîner les buts et les performances qui marquent les esprits jusqu'à la fin de la saison. Très vite, son nom revient dans toutes les conversations. Très vite, Cremonese et Vicence en Italie lui proposent un essai. Sans succès. Deuxième coup dur. "Le club de Vicence *(qui n'avait pas la confiance du père)* demandait de renoncer à l'indemnité de formation. Torcy n'a jamais accepté ça."

L'attaquant doit encore patienter. "On lui disait de ne pas s'inquiéter, que son heure arriverait, souffle Loïc Ferry. On a toujours cru en lui et ses parents ne lui ont jamais mis la pression avec le football. Ils étaient carrés sur l'école, mais le rassuraient et l'encourageaient pour le football." Un après-midi de septembre 2015, le téléphone de Nicolas Damont sonne à nouveau. À l'autre bout de la ligne, le FC Nantes cette fois. Le début d'une nouvelle vie. "Le recruteur ne comprenait pas comment il n'avait pas pu être sollicité avant."

Papiers d'identité oubliés et primes inconnues

Parfois, la distance qu'il met avec les événements et les impératifs qui y sont liés est désarmante. Convoqué pour la première fois dans le groupe pro des Canaris par Sergio Conceiçao pour un déplacement à Bastia, il s'aperçoit tard dans la soirée qu'il n'a pas ses papiers d'identité, appelle •••

Il arrive que les excès d'engagement du Français pénalisent les siens, comme lorsqu'il a pris un rouge contre Naples en huitièmes aller de C1 le mois dernier (0-2).



Après des débuts à Villepinte, Kolo Muani a été envoyé à Torcy, où il a joué de 2011 à 2015 (tout à dr. en moins de 17 ans, le 3e en partant de la g.), pour continuer à progresser. Ci-contre à droite en mai dernier sous les couleurs du FCN, au lendemain de la victoire en finale de Coupe de France. Deux mois plus tard, il débarque à Francfort...

••• son frère, qui le pourrit mais se tape l'aller-retour Villepinte-Nantes dans la nuit en voiture alors que lui se marre, amusé par la situation. Plus tard, alors qu'une conférence en ligne est calée avec Francfort lors des pourparlers précédant son arrivée et qu'il est attendu, donc briefé en amont, il est impossible à joindre à l'heure fixée. Les personnes qui le représentent s'affolent, pensent qu'il va tout faire foirer et c'est finalement sa copine qui leur apprend qu'il dort. En septembre dernier, après la victoire (1-0) en C1 à Marseille, il n'est pas au courant du montant des primes qu'il touche et qu'il n'a pas "calculées" lorsqu'il a signé. Souvent, il rend dingue, dans tous les sens du terme.

Lorsqu'il débarque en prêt à Boulogne-sur-Mer, en National (2019-2020), moment charnière qui le voit se structurer sur les plans professionnel et mental, le coach Laurent Guyot "est sur le cul, rapporte un témoin. Il est arrivé dans le bureau d'Aurélien Capoue, le directeur sportif : « C'est quoi ce joueur que tu nous as ramené ? Il n'a rien à faire ici, il est trop fort. On a fait un

"Ce joueur n'a rien à faire ici"

Laurent Guyot, ex-entraîneur de Boulogne-sur-Mer

Bernard Le Bars/L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe - DR

cinq contre cinq, il a couché tout le monde. » Au propre comme au figuré lorsqu'en l'espace de cinq rencontres il écope de deux cartons rouges qui lui valent huit matches de suspension. Le directeur sportif d'alors pourrit la petite équipe qui gère l'attaquant. "Ce qu'il nous fait, ce n'est pas normal. On s'est mouillés pour lui, ce n'est pas possible de tout gâcher comme ça, il faut qu'on trouve une solution !" Elle est immédiate : il a désormais interdiction de tacler et doit compter jusqu'à cinq avant de se relever après une faute sur lui non sifflée… Ses expulsions pour des excès d'engagement (aux JO de Tokyo 2021, face à l'Union Berlin, et plus récemment contre Naples en huitièmes aller de C1, 0-2) sont venues rappeler que le manque de maîtrise de sa détermination et de ses gestes le rend fragile et peut pénaliser les siens.

Les Kita n'y croient pas

Pourtant, à Nantes, c'est sa nonchalance qui lui était reprochée. "Il fallait un peu le bouger, le bousculer, rappelle Vahid Halilhodzic, entraîneur des Jaune d'octobre 2018 à août 2019. Il avait toutes les qualités nécessaires pour devenir un attaquant complet, mais il était un peu trop décontracté, à la cool. Il n'avait pas cette pression de prouver, de montrer les crocs… Il devait acquérir une mentalité, devenir un compétiteur. Maintenant, il a compris. À Francfort, il n'y a pas quelqu'un qui va te donner le biberon. Tu dois le prendre pour grandir et il l'a pris."

"Il n'avait pas cette pression de montrer les crocs" Vahid Halilhodzic, qui l'a entraîné à Nantes

Contrairement à l'ensemble des formateurs nantais qui accompagnent son apprentissage, estiment son potentiel et voient loin et grand pour lui, les Kita n'y croient pas. Pas vraiment emballé, Waldemar, le président, demande à voir : "Il a marqué 9 buts en 37 matches. Un bon avant-centre doit marquer au minimum 15 buts, si ce n'est plus." Avec Franck, le directeur général délégué, c'est cause toujours tu m'intéresses lorsque les représentants du joueur lui disent qu'il a sous la main un gamin qui pourrait rapporter 20 millions d'euros. Quand il le titularise en L1, Halilhodzic l'asticote : "Entre moi et lui, je l'ai choisi *(de l'aligner)* lui. Je n'avais pas d'autre solution." Il faut encaisser. Parfois, "Randix" montre qu'il laisse glisser et, pour une partie de son cercle d'intimes, de tout ça "il s'en cogne, lui, son truc c'est juste le ballon". Parfois, "certains mots, il les a très mal pris", et même s'il laisse dire pour ordonner au terrain de faire taire, la carapace du détachement non feint est cabossée. Un proche rapporte son positionnement affirmé à l'époque où il est question de prolonger son contrat au FCN : "C'est bon, on arrête de discuter et s'ils veulent me mettre à la cave, qu'ils le fassent. Ils veulent descendre ? Pas moi. Mais qu'ils fassent…"

Protecteur, Antoine Kombouaré, nommé sur le banc en février 2021, coupe court, contrat qui se termine ou pas, il mérite, il joue. Marque, des buts et des mémoires. "Ah lui, c'est sûr, on ne l'oubliera pas comme ça, assure Max, abonné à la Beaujoire. Déjà pour ses performances et ce trophée qu'il nous a laissé en partant *(la Coupe de France, aux dépens de Nice, 1-0, le 7 mai 2022)*. Mais aussi parce qu'il a tenu tête à cette direction sans en parler puis, d'une certaine façon, a montré toute son incompétence. Aujourd'hui, tout le monde le connaît et en parle, mais avant ? Il sort de chez nous, sa trajectoire est une fierté. D'ailleurs, on est plusieurs supporters à suivre à fond ses matches avec Francfort."

On y retourne. Premier bar à la sortie de la gare, pas de terrasse à proprement parler mais un grand drapeau de l'Eintracht qui flotte au-dessus des mange-debout et tabourets, posés çà et là jusqu'au bord d'une route maltraitée par les •••

Lancé en profondeur lors des derniers instants de la finale du Mondial au Qatar face à l'Argentine, l'attaquant de 24 ans est passé tout près de délivrer son pays.

SPP Sport Press Photo/Alamy Stock Photo

••• travaux, un terre-plein, et les va-et-vient incessants des taxis et patrouilles de police. Les apparences préviennent. Sur les tables hautes, des bières, des stickers de groupes ultras, de têtes de cochons ensanglantées et celle couronnée de laurier du "Fussballgott" (dieu du football) d'ici, Alexander Meier. Des tee-shirts "support your local fight club" expriment la présence éparpillée de la Brigade Nassau. À côté, Oliver, lunettes de soleil noires, engoncé dans sa chemise à carreaux qui sert de mise en garde aux visiteurs – "Danger Zone, Frankfurt is my city" –, parle fort avec Timo, plus discret sous la capuche de son sweat célébrant la victoire européenne à Séville en 2022 (en C3, contre les Glasgow Rangers, 1-1 a.p., 5-4 aux t.a.b.). Les regards de travers défient de s'approcher. Se présenter est une première épreuve qui renforce la défiance. Parvenir à placer très vite Randal Kolo Muani dans la phrase qui suit est synonyme de "sésame, ouvre-toi", formule magique qui ouvre les portes de la discussion.

Oliver se détend, se redresse et lève son verre comme il peut, c'est-à-dire aussi haut que la liquette qui lui comprime le buste le permet, et entonne : "Kolo - Kolo, Kolo - Kolo, Kolo - Kolo - Kolo Muani !" Personne n'enchaîne avec lui. Il arrête net. "C'est notre nouveau Yeboah *(avant-centre ghanéen de l'Eintracht de 1990 à 1995, deux fois meilleur buteur de Bundesliga)*. C'est le joueur du moment, le meilleur du Championnat. Bien sûr qu'il est déjà dans tous les cœurs ici. Avec lui, ça a été immédiatement l'amour." Certains disent qu'il dure trois ans. Avec l'attaquant français, la temporalité risque d'être réduite.

"Presque trop fort pour nous"

Arrivé libre l'été dernier, le natif de Bondy, qui réalise une saison remarquable (16 buts et 14 passes décisives, toutes compétitions confondues) amplifiée par sa Coupe du monde remarquée, est dans le viseur des poids lourds européens (Bayern, •••

"Avec lui, ça a été immédiatement l'amour" Oliver, fan de l'Eintracht Francfort

Après son Mondial remarquable et son excellente saison allemande, Kolo Muani est dans le viseur de grandes écuries comme le Bayern, le PSG ou United.

••• PSG, Liverpool ou encore Manchester United, un club qu'il affectionne depuis longtemps), et ce n'est pas son contrat jusqu'en 2027 ni la quasi-centaine de millions d'euros qu'il va falloir lâcher qui les arrêteront lors du prochain mercato. Timo, ça lui en touche une sans faire bouger l'autre. "On s'en fout ! Tu veux qu'on fasse quoi ? Il est là, il nous fait vibrer, on profite. Ensuite, qu'on le garde ou qu'on le vende très cher, notre « Kohle » *(argent en allemand)* Muani, c'est la garantie d'un bon futur pour l'équipe." Un insider du club murmure : "Il est très vite devenu presque trop fort pour nous..."

Quand on parle millions d'euros, à partir d'un certain montant tout le monde écoute, donc la tendance est clairement à la seconde option et, en privé, la direction des Aigles espère établir un nouveau transfert record dans l'histoire du club (détenu jusque-là par le Serbe Luka Jovic pour 60 M€ au Real Madrid, en 2019). Francfort a très vite été le choix du jeu, et ni le prestige retrouvé du Milan, ni les nombreux clubs français qui le courtisaient, ni les chiffres multipliés sur la fiche de paie par Newcastle n'ont eu assez de poids pour l'en détourner. À raison. "Il est probablement la meilleure chose qui soit arrivée à l'Eintracht et vice versa", estime Hans, qui supporte le club depuis les années 1970. David, autre historique, appuie : "C'est un diamant pas encore poli. Il peut nous ouvrir une porte vers un autre niveau. Avec cette équipe autour de lui *(6e de Bundesliga à dix points du Bayern et de Dortmund),* les rêves d'un titre de champion d'Allemagne *(le dernier, qui est aussi le premier, remonte à 1959)* ont presque repris vie."

"C'est notre Kylian Mbappé"

Devant le Deutsche Bank Park toujours plein à craquer, ça grouille de monde et c'est palpable dans les discussions. Tantôt "Goalo Muani", tantôt "Bam-Bam" pour son style explosif, il est le plus attendu, donc celui dont on parle le plus. Timo et Mat s'enflamment : "C'est probablement le meilleur attaquant qu'on ait eu. Après, je n'ai que 22 ans... En fait, non, pourquoi probablement, c'est le meilleur attaquant à avoir porté ce maillot. Il a quelque chose de différent, de plus, et depuis le Mondial il flambe et il tue tout." Généralement, des avertissements suivent ce genre de propos. Alors que la gestion de sa carrière vient de prendre un virage différent avec une prise en main de sa famille, accompagnée par l'intermédiaire Moussa Sissoko, Stefan prévient : "Il lui appartient de veiller aux risques qui accompagnent son statut de star émergente et de prendre les bonnes décisions." Alexandra n'est pas dans ces considérations-là. "Toi aussi, tu es tout excité quand il joue ? Si, si, ça se voit. T'es gentil avec ton article mais je veux pas crier au monde entier qu'on a l'un des meilleurs ici." Son mec lui coupe la chique. "On est à fond avec lui et c'est une chance de l'avoir, mais... tu vois, par exemple, le « Kolo, Kolo » n'est pas chanté à chacun de ses buts. Des supporters ont perçu un certain malaise par rapport à ça. On ne veut pas mettre l'attention et les honneurs sur un seul joueur, ce n'est pas quelque chose que l'on fait ici."

D'autres ne se gênent pas et le font pour lui. "J'étais venu prendre un haut à la boutique, raconte Joris. On m'a accosté mais mon allemand est chaotique, donc je lui dis « parlons français », et direct il m'a parlé de Randal, « il est incroyable, etc. »." À l'intérieur, l'homme qui floque les maillots est formel : "En début de saison, c'était Mario Götze, mais désormais il n'y en a plus que pour lui, il est loin devant les autres. C'est la nouvelle coqueluche des gamins surtout, ils en sont fous. C'est notre Kylian Mbappé." L'espoir a aussi la tête dans les étoiles. ⬢ T. S., avec O. B.

"C'est le meilleur attaquant à avoir porté ce maillot" **Timo et Mat, fans de l'Eintracht Francfort**

Gualter Fatia/Getty Images

JACK DANIEL'S
WHISKEY

Hommage

En septembre 1957, Just Fontaine, alors attaquant de Reims, est à l'aube d'une saison qui marquera sa carrière : champion de France, vainqueur de la Coupe de France, troisième du Mondial en Suède avec un record éternel, 13 buts inscrits en six matches.

FONTAINE PAR FONTAINE

Héros du Mondial en Suède et troisième du Ballon d'Or en 1958, Just Fontaine, décédé le 1er mars, a beaucoup noirci les colonnes de *France Football*. Plongée dans soixante-dix ans d'archives, où se mêlent cris du cœur et anecdotes méconnues. Par Emmanuel Bojan. Photos L'Équipe

Un chef-d'œuvre pour l'éternité

"On m'appelle « Justo », comme on dit « Zizou »"

Suède, 1958. treize buts en une édition de Coupe du monde. Ce record insensé vaut à Just Fontaine un fusil de chasse, offert par le journal *Expressen* et, bien des années plus tard, un Soulier d'Or remis par l'Anglais Gary Lineker. Un exploit censé faire vivre sa légende pour la postérité et tenir très longtemps *(au moins soixante-huit ans).* À peine la compétition refermée, Max Urbini, envoyé spécial de *France Football*, encense l'avant-centre de Reims. "Étonnant Fontaine, footballeur réaliste, clairvoyant, équipier de valeur et joueur d'une rare correction. (...) Étonnant Fontaine, dont le comportement hors du stade a situé sa valeur d'homme. Nous n'en voulons pour exemple que son attitude vis-à-vis des journalistes étrangers. (...) Et le soin avec lequel il aida une vieille Anglaise dans le train, lui porta sa valise." Une semaine plus tard, Gabriel Hanot le compare à Pelé et le décrit ainsi : "Il tire le meilleur parti de sa robustesse naturelle et de sa concordance de taille et de poids. Il est carré sur jambes, indéracinable, couvre excellemment la balle et s'accommode remarquablement de tous les tacles défensifs adverses."

Pourtant, rien n'indiquait que les Bleus brilleraient au point de décrocher la troisième place. "On avait le moral dans les chaussettes..., narre Fontaine, en juin 2018, à Jean-Marie Lanoë. La veille de notre départ pour la Suède, on a disputé un dernier match amical contre une sélection Racing-Stade français. On a gagné 2-1 et l'arbitre nous a même aidés en nous donnant un penalty. Les gens étaient fous, ils voulaient renverser notre car tellement on avait été mauvais ! " Mais ses six matches de juin 1958 fabriquent une idole. "Il ne se passe pas une journée sans que quelqu'un ne m'en parle. On m'appelle « Justo », comme on dit « Zizou »", lâche-t-il à Patrick Sowden, dans un hors-série *FF* paru en avril 2014.

Des douleurs infinies

"J'aimerais presque avoir une jambe cassée..."

Il y a ce que l'on retient de sa carrière amochée, l'opération à un ménisque six mois avant la Coupe du monde 1958, la double fracture tibia-péroné gauche subie le 20 mars 1960 contre Sochaux, sur un tacle de Sékou Touré, totalement absous puisqu'il deviendra le parrain de son fils. Puis la rechute au tibia, le 1er janvier 1961 contre Limoges, la greffe osseuse, l'opération de la cheville gauche avant l'annonce de l'arrêt de sa carrière, depuis Mexico, à même pas 29 ans, en juillet 1962.

Et puis il y a ce qu'on apprend dans *FF*, du léger au pesant. En plein litige, en 1963, la compagnie d'assurances fournit, pour expertise, un film où Fontaine frappe allègrement de sa jambe gauche supposée blessée. Mais ses coéquipiers tirent tous du gauche et leurs numéros de maillot apparaissent dans le mauvais sens. Pas d'éclopé imaginaire mais une bobine sciemment inversée ! Avec la prime d'assurance, le natif de Marrakech s'achète un magasin de sports à Toulouse.

Quatre ans plus tôt, en février 1959, un reportage de Robert Vergne chez l'attaquant rémois, place Erlon, lève le voile sur le calvaire qu'il vit depuis un coup reçu dans le dos contre la Grèce. Le mal atteint le genou gauche (ligaments croisés externes), puis le pied droit (dix piqûres d'hydrocortisone). "J'ai ressenti une douleur insupportable dans la région pubienne. Impossible de sprinter, de tirer. Mon cerveau me commandait, mais ma jambe ne répondait pas. Il y a des moments où j'aimerais presque avoir une jambe cassée, au moins je saurais ce qui en est, •••

23 mai 1954, Fontaine gagne avec Nice la Coupe de France face à l'OM (2-1, ci-dessus). Mais, c'est à Reims, avec les Kopa ou Piantoni (ci-dessous, de g. à dr.) qu'il écrit les plus belles pages d'une carrière trop tôt achevée après deux fractures à la jambe. Une carrière qui lui vaudra la reconnaissance des plus grands comme Pelé en 1960 (à g.)

Finaliste malheureux avec Reims de la Coupe des clubs champions 1959 contre le Real Madrid (0-2, ci-dessus), Fontaine, dans les bras de Charles Talar (à g.) restera l'entraîneur qui a fait monter en Première Division le PSG le 4 juin 1974 après un succès contre Valenciennes.

••• et combien de temps je serais immobilisé", fulmine-t-il, dans une prémonition glaçante. La solution viendra d'un kiné. Diagnostic ? "Vertèbre déplacée, qui obstruait deux trous de conjugaison et les nerfs se retrouvaient coincés." Mais le spectre des douleurs poursuivra "Justo". Trois mois avant de ranger ses crampons, en avril 1962, il se confie à Maryse Dufaux. Il certifie être heureux mais ne rit plus. "Le football, c'est sérieux. (...) Je suis un lion. Et les lions sont autoritaires, lucides et décidés", se justifie-t-il. Ses dix-huit mois d'arrêt forcé ? "J'exagérerais en disant que j'ai accepté ça avec sérénité. Ce qui m'embêterait, c'est de ne plus jouer." Il rêve de créer un internat pour "avants" dans lequel "des jeunes de 15 ans viendraient apprendre le football. Pourquoi, dans vingt ans, ne faudrait-il pas un diplôme spécial pour être joueur professionnel ?"

Ses mille vies
"Il n'est jamais bon d'avoir raison trop tôt"

Finalement, Fontaine fera bien mieux que cela. Premier président de l'UNFP (1961-1964), le syndicat des joueurs, major de promo des stages d'entraîneur, sélectionneur éphémère des Bleus (2 matches en 1967)... Il est apostrophé dans le courrier des lecteurs de *FF*, tantôt accusé de "négation du football" pour son 4-2-4 avec défense en ligne, tantôt invité à quitter son poste en profitant "de l'été pour aller pêcher à la ligne". Ce qui fait dire à l'intéressé, dans nos colonnes, en 2004 : "Ma nomination avait provoqué une révolution. Certains trouvaient risqué de jouer le hors-jeu. Moralité : il n'est jamais bon d'avoir raison trop tôt." Entraîneur du PSG (1973-1976) – le seul à l'avoir fait monter en Première Division, insistait-il avec malice –, sur le banc du Maroc (1979-1981) à la demande du roi Hassan II, Fontaine arbore un large éventail d'activités. Chanteur, en première partie de Dalida au théâtre... Fontaine, surnommé "la Callas" les mauvais jours sur le terrain, spectateur au côté d'Enrico Macias du Mundial 86, sillonnant en voiture l'Italie avec son grand ami Dominique Colonna quatre ans plus tard, pronostiqueur vedette, il inaugure cinq stades à son nom, est fait chevalier (1984) puis officier (2013) de la Légion d'honneur. Surtout, il se démarque par des avis tranchés. À la télévision, dans un rôle pionnier de consultant ("conseiller technique") pour TF1 lors de la Coupe du monde 1978. Dans un ouvrage (*Reprise de volée,* 1970), où il brocarde les dirigeants du foot français ("Princes de basse extraction, parvenus, sangsues. Haro sur ces Jean Foutre !"). "J'avais peur de lire le livre d'un aigri. J'ai trouvé le cri d'un amant. Injuste, excessif, passionné", juge Jacques Ferran, dans son éditorial. Et dans des chroniques offensives pour *FF* lors du Mondial anglais en 1966, "Justo" loue "l'esprit offensif" de la Corée du Nord, fustige "les bétonneurs" ("Il ne m'étonne plus que le seul Mazzola, devant, ne pèse que 65 kg, à voir les distances qu'il doit parcourir... pour ne pas toucher la balle"), et s'adresse au "Roi" maltraité : "Mon cher Pelé, sois patient, peut-être que pour 1970 le remplacement du joueur blessé sera permis et que cette disposition freinera les Morais, Stiles et Albrecht". Avide de spectacle, il propose de "faire payer aux entraîneurs leur place de stade. Je me demande si, à la sortie de certains matches, ils ne se retireraient pas avec l'impression d'avoir été volés !"
Ainsi parlait Fontaine, directement. Avec le sens de la formule : "Ça, pour une nouvelle, c'est une bonne nouvelle !", rétorque-t-il – en référence à la réclame – à La Poste, qui lui refuse un timbre à son effigie en 1997 au motif qu'il est encore vivant. Le meilleur des bons mots revient au neveu d'Albert Batteux au moment de sa signature à Reims, en 1956. Raconté par "Justo", c'est plus drôle, évidemment. "En rentrant chez lui, il raconte à ses parents : « Vous savez, il y a un nouveau joueur au club, un attaquant, qui n'a pas de prénom. Il s'appelle... juste Fontaine, c'est tout ! »" L'anecdote, racontée à Pierre Mondy, a terminé dans la pièce de théâtre *le Dîner de cons,* adaptée au cinéma en 1998. Et qu'a pensé Fontaine quand Nice l'a recruté et détourné d'un destin de prof de gym à Casablanca, en 1953 ? "Ils me donnaient de l'argent pour que je joue au foot, les cons !" ⬢ **E. Bj.**

QUI VEUT DU MAL À N'GOLO KANTÉ ?

Absent des terrains depuis août, l'international français est surtout englué dans des problèmes extra-sportifs depuis six ans. *FF* a remonté le fil de ces affaires complexes et tristes, où les intérêts du joueur, naïf puis résigné, n'ont que trop rarement été la priorité.

Par
Antoine Bourlon et Thymoté Pinon

Illustrations
Laura Acquaviva

Les voyages déforment parfois la jeunesse. Au printemps 2017, N'Golo Kanté n'est plus un gamin, il a 26 ans, mais l'aller-retour qu'il effectue entre Londres et Paris va laisser des traces. Les 342 kilomètres qui séparent les deux capitales portent le coup de grâce à ce qu'il restait d'innocence au gamin de Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine), à l'ouest de Paris. Englué depuis plusieurs années dans un conflit mettant aux prises différents membres de son entourage plus ou moins rapproché, l'international français (15 sélections à cet instant-là, 53 à ce jour), un an avant de devenir champion du monde, est victime d'un guet-apens. Les menaces ne seront jamais mises à exécution mais la scène, que N'Golo Kanté nie fermement après l'avoir pourtant racontée à plusieurs proches, fait froid dans le dos. Alors qu'il profite de ces quelques moments off dans un restaurant des Hauts-de-Seine, il est "invité" à monter dans un véhicule sombre. Quelques secondes plus tard, un pistolet, un vrai de vrai, est posé sur l'un de ses genoux.

Tensions et cupidité

Tout va très vite et le coup de pression est explicite : "Ton agent, ou tu le quittes, ou on le descend." C'est l'un des sommets dramatiques du "dossier Kanté", comme l'appellent le milieu du foot et ceux qui en connaissent les tenants et les aboutissants. Un "dossier" qui pue les tensions, la cupidité et les mauvaises fréquentations, que *FF*, en reprenant le fil de l'histoire, a voulu comprendre. Dans un message audio révélé par *Mediapart* il y a quelque temps, le frère du braqueur, sur lequel nous reviendrons, explique : "Peut-être que mon frère il avait une arme [...] Il est venu intelligemment [...], il est pas venu *[pour exercer de]* la violence sur un petit. Il lui a donné le choix." Dans un second échange, que *FF* a pu écouter, il est cette fois question de "pressions" répétées. Un individu y confirme la scène où N'Golo est menacé : "[Le braqueur] est venu, l'a [sorti] d'un resto, l'a mis dans une bagnole et lui a mis un gun sur le genou."

À Rueil-Malmaison, parmi ceux qui ont déjà croisé le joueur, même de loin, ce n'est même pas un secret de Polichinelle, puisque ce n'est pas un secret tout court : "Tout le monde est au courant de cette histoire." Tout le monde est au courant, aussi, que, depuis quatre ans (et la médiatisation de l'affaire), l'entourage du joueur n'a finalement pas vraiment changé ; que pistolet et menaces n'ont pas nécessairement poussé N'Golo à faire le "ménage" ; que les répercussions dans la presse, un temps le fruit du travail de *L'Équipe* et *Mediapart*, n'ont pas sonné la fin de feuilletons judiciaires qui durent et durent encore ; et que la vie du milieu de terrain, par définition, est toujours plus calme du côté britannique de la Manche. Kanté, lui, ne veut plus parler de ces histoires, et les minutes passées avec lui au téléphone, pour le prévenir de cet article, peuvent se résumer grâce à ces quelques phrases d'une politesse qui le caractérise : "Rien ne s'est passé depuis tout ce temps et je n'ai rien à ajouter. Je suis assez discret et concentré sur Chelsea, où je suis très heureux, avec le désir de revenir sur le terrain. Je reprends petit à petit."

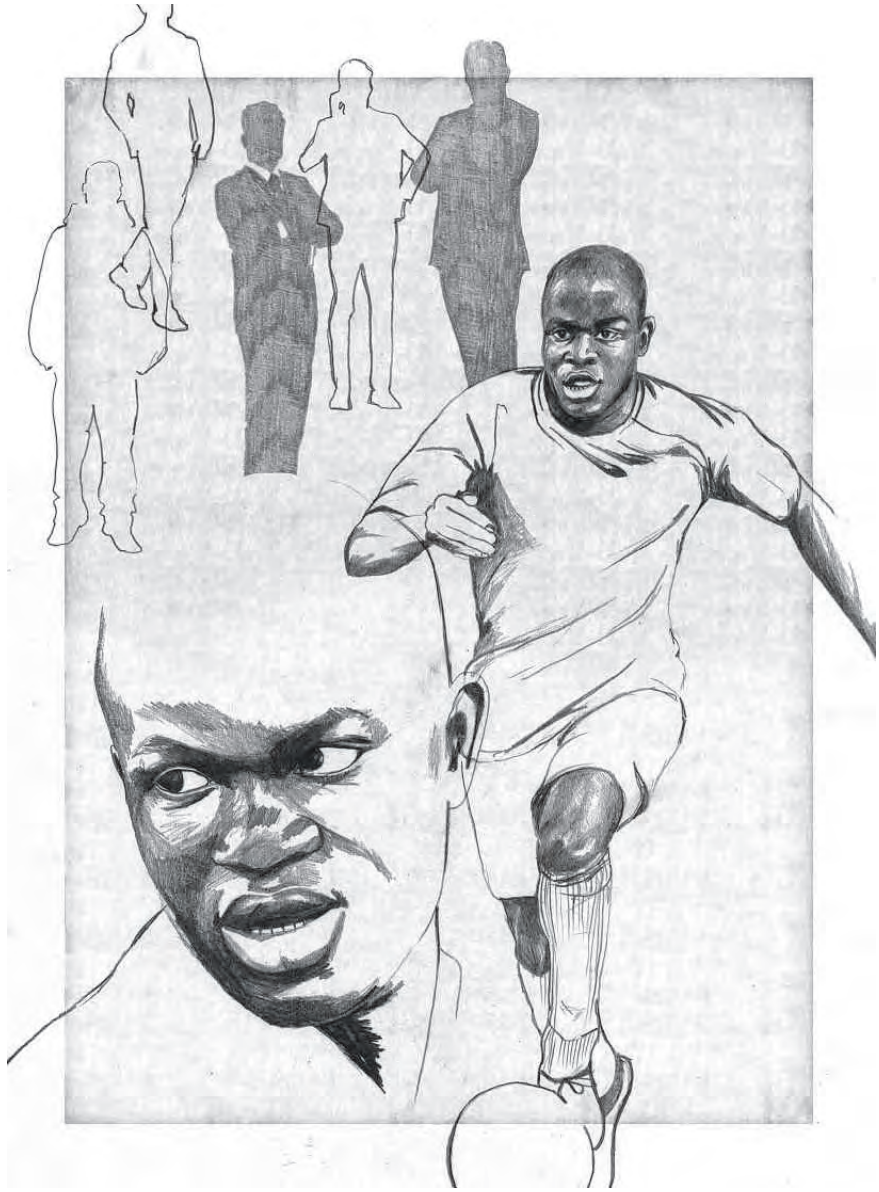
Il est loin le temps de la candeur, malgré tout, lorsque N'Golo Kanté courait sur les terrains de la JS Suresnes ou autour de l'immeuble familial de la cité des Géraniums à Rueil. Un endroit sans gloire et sans particularisme, avec sa vie de tous les jours, sa solidarité et ses problèmes. "Comme dans toutes les cités, il y a des gens pas toujours bien intentionnés", explique un de ceux qui y habitent, mais N'Golo et sa famille n'ont jamais eu à composer avec eux lorsque le milieu n'était encore qu'un ado. "C'est un petit gars sans histoire, vraiment", lance un vieux compère, qui décrit le schéma familial : le père décède quand N'Golo Kanté a 11 ans et c'est l'un de ses grands frères qui assume le rôle de figure paternelle. N'Golo, lui, est poussé vers le sport par sa maîtresse, il est plutôt bon au rugby, mais "moi, je voulais faire du foot", raconta-t-il un jour. Ainsi commence sa trajectoire dans le sport, et personne ne s'intéresse bien plus à lui que cette "madame Nilson" à qui il doit en partie ses débuts.

Kanté s'inscrit donc à la JS Suresnes, il y restera neuf ans, et il ne fait bientôt plus de doute que le petit du coin a un vrai talent. "Ses appuis, c'était quelque chose, rappelle un ancien coéquipier. Il a fait tomber combien d'adversaires après un changement de direction ? On appelait ça l'accident de scooter. Il faisait glisser les mecs, en fait, et il le fait encore." Hors des terrains, il y a bien les regards, les discussions qui envoient le gentil gars de la cité dans le monde "pro" et quelques mots insistants, "mais à ce moment-là, N'Golo n'a pas vraiment de problème, explique un de ses potes d'enfance. Il vit sa vie, fait ses études, profite de ses amis et reste dans son coin, comme on le connaît". Tous les gars de Suresnes et Rueil-Malmaison — "ça ne fait qu'un", dit l'un d'eux — livrent peu ou prou la même version de qui obtient la confiance du surdoué de la JSS : "À part ceux qui ont grandi à ses côtés, peu de gens ont des liens très forts et sincères avec lui."

Il est "invité" à monter dans un véhicule sombre. Quelques secondes plus tard, un pistolet est posé sur l'un de ses genoux

Peu pour être heureux

Mais cela n'est pas neutre de réussir dans le foot et, "au fil des années, des gens sont apparus dans sa vie et lui tournent autour comme des vautours", poursuit un vieux collègue. Continuons de retracer son parcours : après Suresnes, N'Golo part en test à Boulogne-sur-Mer, une opportunité livrée par le président de la JSS, Jean-Pierre Perrinelle, dont le fils y évolue déjà. Le milieu de poche ne rate pas le coche et convainc les décideurs locaux de lui donner sa chance en réserve (CFA2). Plus explosif que la moyenne, injouable dans les petits périmètres, Kanté, après des débuts timides, frappe à la porte de l'équipe première, en National, la Troisième Division française. Il a une vie tranquille et, contrairement à certaines success stories, personne ne peut s'attribuer un quel- •••



••• conque mentorat. Livré à lui-même, sans trop de repères loin de la région parisienne, il se débrouille assez seul et peu sont, à cet instant, intéressés par l'idée de lui offrir quelconque assistance.

"N'Golo s'est retrouvé sans logement, à un moment, puisqu'il avait fini son BTS et était en internat, résume Fayçal Nini, son ancien colocataire dans le Nord. Il traînait chez des amis, à gauche, à droite. Je lui ai proposé de l'héberger. On est devenus potes et quelque chose s'est créé entre nous." Il trouve une stabilité qui lui va bien : son football, une vie paisible, l'islam. "Il lui en faut peu, vous savez, pour qu'il soit heureux", explique Fayçal. Dans la foulée, Kanté se taille une petite réputation en National, un Championnat rempli de talents et très suivi, autant par les clubs pros que par les agents et ceux qui s'annoncent comme tels. Tout le monde sait que Boulogne-sur-Mer est devenu trop petit et que la Ligue 2 l'attend. De vieux amis se rappellent à lui.

Des casiers pas toujours vierges

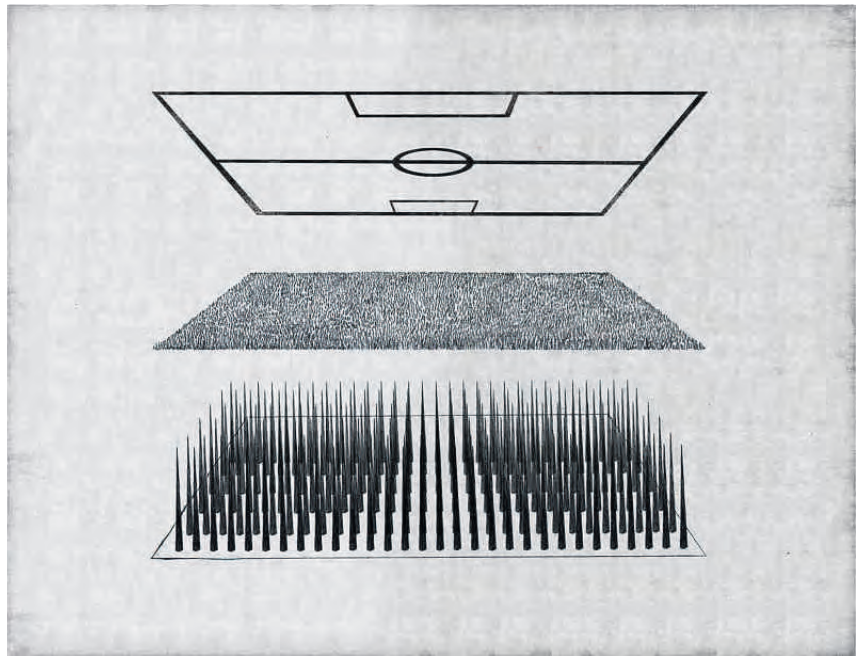
C'est là, entre 2013 et 2015, au moment où N'Golo Kanté signe à Caen (L2), y explose, puis part à Leicester, que la machine s'emballe. Il y a ceux qui se greffent, ceux qui s'embrouillent : tout est permis pour récupérer Kanté et les jolis billets qui vont de pair. "C'est un schéma classique, ça concerne tout le monde", sourit un représentant de joueurs.

Au fil de l'enquête, onze agents, pas tous officiels, sur cette période et rien que pour l'aspect sportif, sont cités : il y a ceux qui signent avec lui son premier mandat et "font" le transfert au Stade Malherbe (Philippe Flavier et Franck Silvestre) ; ceux qui sondent le marché français, et notamment l'Olympique de Marseille, pour un transfert (Jean-Christophe Cano, Étienne Mendy, Pierre Frelot ou Gadiri Camara) ; et enfin ceux qui finiront par le faire signer à Leicester. Ils sont cinq : Kamel Bengougam, Grégory Dakad, Abdelkarim Douis ainsi que Idriss Gharout et Rachid Saadna qui débarquent un peu plus tard.

Le premier, Kamel Bengougam, est l'agent de Riyad Mahrez, entre autres, et ne travaille que sur ce transfert concernant N'Golo Kanté, que Leicester s'offre pour huit millions d'euros. Le deuxième, Grégory Dakad, agent licencié, assez réputé et membre d'une grosse structure, Wasserman (ex-Mondial Promotion), est un habitué des deals avec la Premier League et plus particulièrement Leicester. C'est lui que le club anglais, futur champion d'Angleterre, a mandaté pour parvenir à recruter le milieu de terrain. Il participe également à la signature du joueur à Chelsea — moyennant, sur la base des Football Leaks révélés par *Mediapart*, une commission de sept millions d'euros — et ne fait plus partie de l'entourage depuis longtemps.

Le troisième, Abdelkarim Douis, est une vieille connaissance de N'Golo Kanté. Il est "l'agent", encore aujourd'hui, et c'est de lui dont il est question dans l'audio des événements du printemps 2017. "Ils se sont connus car Karim *(diminutif communément utilisé le concernant)* vient du même endroit que N'Golo, raconte un témoin, et il a joué à la JS Suresnes aussi. C'était quelqu'un de normal, un simple joueur. Ils n'étaient pas plus proches que ça, mais ils s'entendaient bien, comme tout le monde avec Kanté, finalement." Certains disent qu'ils ont joué ensemble, d'autres que non, mais dans tous les cas, Abdelkarim "Karim" Douis, au milieu des années 2010,

Au fil de l'enquête, onze agents, pas tous officiels, sont cités



L'AFFAIRE DU RENOUVELLEMENT DE CONTRAT AVEC ADIDAS

Il y a eu donc les menaces, dans la vie de N'Golo Kanté, et puis encore d'autres feuilletons : celui de son contrat de gestion marketing signé avec Nouari Khiari, un agent d'image au parcours atypique, en est un. Aux alentours de 2018-début 2019, Kanté ne veut plus honorer cet accord avec Khiari. "Car l'arrière-goût du contrat, c'était qu'il n'était pas favorable à N'Golo, dit l'un de ceux qui y ont eu accès, qui note que les offres ramenées par Khiari étaient bien en deçà du potentiel marketing réel du joueur. Et N'Golo ne voulait simplement plus travailler avec cette personne."
Le renouvellement du contrat de sponsoring entre Adidas et Kanté, en 2019, est au cœur des échanges, et, "pour résumer ça simplement, poursuit notre source, Douis et Cie ont « fait » ce renouvellement avec Adidas et Khiari estime, par ce contrat qui le liait à N'Golo, qu'il aurait dû en être."
Nouari Khiari assure avoir mené des discussions avec la marque allemande, et pas que, et réclame plus de trois millions d'euros à N'Golo Kanté depuis que des négociations pour une sortie à l'amiable, en 2019, ont échoué.
"Ils auraient pu faire l'économie de se battre, très honnêtement, explique encore notre interlocuteur. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure qu'il ne fallait pas s'engager là-dedans mais certains ont poussé N'Golo à aller vers la confrontation. Il ne sait pas dire non. Il valait mieux, pour N'Golo, un mauvais arrangement qu'un bon procès." L'affaire doit être jugée courant 2023 au tribunal de commerce de Nanterre et l'agent d'image, dont la "réputation a été brisée", selon ses dires, et dont la plainte pour "menaces de mort" contre Douis est toujours en cours, répète qu'une sortie à l'amiable est toujours possible. ⬢

se "lance dans le métier", comme il est de coutume de dire. Il a du bagout, présente assez bien et "il débarque avant le transfert à Leicester", explique un de ceux qui connaissent bien le déroulé de l'histoire, alors que Philippe Flavier, le "premier agent de N'Golo Kanté", est mis de côté ; et les autres avec. Officiellement, Douis ne touche rien sur le transfert à Leicester, mais devenir le représentant du joueur, autour de l'année 2015, alors qu'il a 27 ans, va brutalement changer sa trajectoire.

Joueur au talent modeste, sans réelle perspective dans le football, rapide patron d'une société de taxis, Douis a connu plusieurs feuilletons judiciaires avant de pénétrer le circuit dont un pour une affaire de stupéfiants : en 2013, il est pris en flagrant délit de détention de 28 kilos de cannabis et de 2 kilos d'ecstasy.

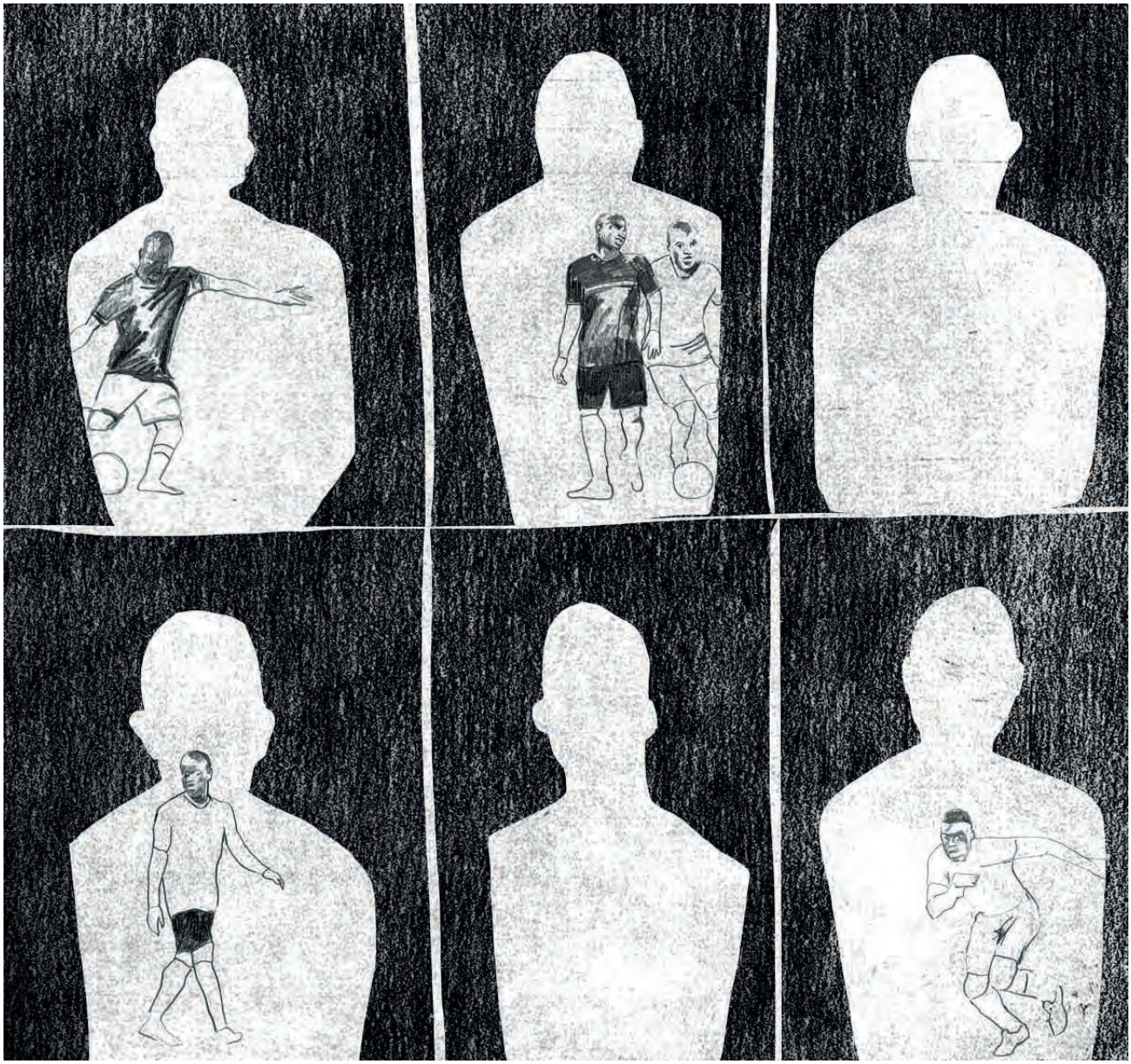
Le voisin de palier

Le quatrième, Idriss Gharout, est plus qu'une connaissance. Il est "l'ami" et une information dit beaucoup du lien qu'il entretient avec N'Golo Kanté : aux Géraniums, ils étaient voisins de palier. "Un mec pas louche, en théorie, explique un vieux complice de Kanté, un ami, sympa, qui se disait agent de N'Golo. Il jouait au foot avec lui. C'est un gars qui, par exemple, était toujours-là quand on allait au kebab pour regarder des matches, comme le Clasico. C'était notre grand moment de l'année, jeunes." Il va, par cette amitié sincère et lointaine, devenir un membre de l'entourage professionnel, et certains cherchent presque à l'en excuser : son meilleur copain est une poule aux œufs d'or.

Un ex-joueur de Suresnes, figure connue de la cité des Géraniums et des environs…

Le cinquième, Rachid Saadna, connaît N'Golo depuis longtemps. Il est "le rabatteur", ou "le grand", comme dit un joueur de la JSS, une figure connue de la cité des Géraniums et des environs de Rueil-Malmaison, voire plus encore. Cousin éloigné d'Abdelkarim Douis, il est entre autres réputé pour traîner le long des mains courantes des stades municipaux, tentant de trouver de nouvelles pépites ; un phénomène auquel le milieu du football s'est depuis quelques années accoutumé. "Il vient de Nanterre, un beau parleur, explique une connaissance. Il disait à qui voulait l'entendre « je gère un peu l'affaire ».

Tout le monde se connaît dans nos quartiers. La connexion avec N'Golo s'est faite là." Lui aussi, un de plus, a flairé le bon coup, celui qui peut lui permettre de reconstruire autrement sa vie, car il a connu plusieurs démêlés avec la justice : recel d'un bien d'un vol, acquisition, transport et cession ou offre de stupéfiants. •••



••• Le transfert à Leicester se fait sans que ces trois derniers noms n'apparaissent — aucun n'est enregistré comme intermédiaire auprès de la Fédération anglaise, à ce moment-là — mais en coulisses, cela ne fait aucun doute : "Douis gère N'Golo et les deux autres sont là aussi." "À cette période, il faut le dire, ce n'est déjà pas un environnement sain et bienveillant", confie un autre proche du joueur. À Rueil-Malmaison, notamment, plusieurs amis et familiers du joueur s'interrogent sur les velléités du trio, leur influence sur Kanté et s'inquiètent de la gestion quotidienne des finances. "Sa mère continuait de faire des ménages, par exemple", se rappelle un des habitants et les cercles foot-cité font remonter un vieux résumé : "Il y avait déjà pas mal de tensions autour de la vie de N'Golo." Le "choix" de la star de Chelsea de confier ses intérêts à ces individus interroge et un collaborateur passé de Kanté le verbalise ainsi : "Quand il a pris la décision de changer d'agent, on a vu qu'il la prenait malgré lui, car il a vraiment hésité. Après, on a compris qu'il ne pouvait pas faire autrement..., que c'était au-delà de sa personne." Kanté perd bientôt son grand frère, aussi, l'une de ses vraies boussoles, "celui qui pouvait faire office de garde-fou".

Structuré comme "agent", Douis encaisse 4,8 M€ lors du transfert à Chelsea

"Rachid s'est fait enfumer"

Et c'est le transfert à Chelsea, à l'été 2016, qui va finir de tendre les protagonistes et déclencher les "hostilités". La clause libératoire de Kanté, tout juste champion d'Angleterre avec Leicester, devenu international français, est relativement faible pour un joueur de son niveau, 35 millions d'euros, et la loi anglaise n'impose pas de

plafonnement pour les commissions des intermédiaires. Ainsi, Douis, qui s'est structuré comme "agent", installant sa principale société (KDS Football Management) dans le paradis fiscal de Jersey, encaisse 4,8 millions d'euros. "Et là, le problème, c'est que Rachid et Idriss ne sont pas dans le deal ! lance une personne adjacente au dossier. Rachid s'est fait enfumer." Ce dernier prend connaissance des montants payés par Chelsea pour faire l'entremise et "pète un câble". Entre en scène, dès lors, son frère Houari, "le braqueur soupçonné". Il a lui aussi par le passé été condamné dans une affaire de stupéfiants.

C'est lui qui, selon les audios écoutés par *FF*, aurait posé un jour ce pistolet sur la jambe de N'Golo Kanté ; lui qui, sans délicatesse et selon les témoignages recoupés, aurait "fait pression" sur le joueur et son environnement. Une scène racontée ici et là décrit que "des hommes armés", en mars 2017, viennent à Rueil lui faire "signer un contrat de représentation sportive au nom d'un avocat". Les noms de Houari et Rachid Saadna sont cités. "Douis devait de l'argent à Rachid, résume un connaisseur de l'affaire, et, dans leur tête, ça ne pouvait pas en rester là. La base, c'est : qui a son argent et qui ne l'a pas."

Reste qu'il y a Kanté, pris dans la tenaille de ce conflit minable, qui craint, un temps, pour son intégrité et celle de sa famille. On lui fait miroiter qu'il faut s'associer avec untel ou untel pour "assurer sa protection", qu'il faut "cracher", pour reprendre l'expression utilisée, pour que les choses rentrent dans l'ordre. À ses amis, il tente de ne rien montrer de son mal-être, sans trop y arriver, "et quand vous lui posiez la question, car on entendait des choses, dit l'un d'eux, il se braquait tout de suite".

Film policier

Huitième du Ballon d'Or 2017, isolé dans sa quiétude londonienne, ce qui lui va bien, il va bientôt devenir champion du monde et cela ressemble à une respiration. Il prend conscience, aussi, que la situation est préoccupante. "Il y a eu un appel au secours de sa part, pour l'aider à quitter ces gens-là, explique un proche. Mais il fallait qu'il le mentionne lui-même, car ça

"La base, c'est : qui a son argent et qui ne l'a pas"

ne peut pas marcher, sinon. Et il ne l'a pas fait… Il y a un truc pas clair. Le braquage, deux-trois manœuvres… C'est un film policier et c'est difficile de dire quelle est la chose qui a poussé N'Golo à ne pas « jeter » ces personnes. Je ne sais pas ce qu'ils utilisent. C'est spécial. Et triste. Et malheureux…" Finalement, après son titre mondial avec les Bleus en Russie, N'Golo Kanté prolonge avec Chelsea et rien n'a changé. Rachid Saadna et Idriss Gharout, "l'ami" de N'Golo, s'enregistrent auprès de la Fédération anglaise comme intermédiaires, simple comme bonjour, et tout le monde, bien heureux du "dénouement", croque dans une belle part de gâteau.

Dans le même temps, N'Golo Kanté traîne comme un boulet un contrat marketing (*voir encadré page 31)* et le feuilleton PSG – un transfert qu'il n'a jamais envisagé pour des raisons évidentes – vient rythmer ses étés. Du côté de Londres et de •••

••• Chelsea, l'herbe est un peu plus verte mais pas tout le temps. Il y a de jolies parenthèses, des moments durant lesquels l'international français donne l'impression de voler, comme lors de son exceptionnelle et victorieuse campagne de Ligue des champions 2020-21, sous les ordres de Thomas Tuchel. Et il y a le quotidien, fait de blessures puis de doutes ; quand ce n'est pas l'inverse. S'il est impossible de prouver que les soucis physiques chroniques de N'Golo Kanté prennent leur source dans son esprit troublé, rares sont ceux qui osent réfuter la théorie.

"Ça me fait mal, résume un ancien éducateur. Je pense que sa sensibilité a été touchée, qu'on en a profité. Ç'a eu un impact sur lui et on sait très bien que la psychologie et le corps sont liés…" Ce qui interroge, a minima, sur l'action des structures qui entourent N'Golo – club, sélection, etc. "Ça n'intéresse donc personne d'instruire ce dossier, au niveau judiciaire, ou aux autres de protéger le joueur ?", a-t-on pu entendre d'un avocat.

Sentiment de gâchis

Un compagnon d'adolescence synthétise : "On ne peut pas passer de meilleur numéro 6 du monde à l'anonymat sans qu'il n'y ait rien derrière." Au sein des Blues, on aime à laisser filtrer que le joueur est aussi souriant que lors de ses premiers pas, qu'il renvoie toujours la même bonhomie à Cobham, le centre d'entraînement de Chelsea. En coulisses et chez ceux qui lisent entre les lignes, le tableau est moins reluisant. Plus globalement, un mot, très simple, revient souvent : "triste". Le principal intéressé ne s'épanchera jamais publiquement mais ceux qui le connaissent ou l'ont récemment croisé savent : que si son quotidien est bien le même qu'avant, rythmé par les prières aux mosquées de Fulham ou Battersea et les moments de simplicité, beaucoup de choses ont changé.

Lorsqu'elle s'installe, vous escorte en permanence ou presque, la sensation de vivre avec quelque chose au-dessus de la tête a quelque chose d'écrasant, de dur. Ainsi, quand il rentre à Rueil, Kanté ne prévient plus personne ou seulement les très proches. Et, là encore, un sentiment de gâchis prédomine. Dans un monde idéal, il serait reçu en grande pompe, quand l'occasion s'y prête ; il serait un mécène de la JS Suresnes et une idole reconnue du stade Maurice-Hubert. Dans la vraie vie, il est le seul champion du monde 2018 à ne pas avoir présenté la coupe aux gamins de son fief. "Mais personne ne peut vraiment lui en vouloir, glisse un local. Il a simplement voulu que les choses se tassent. L'idée, c'était : moins on me voit, moins j'attire l'attention et les problèmes qui vont avec pour moi et mes proches." Les proches, les anciens coéquipiers, les formateurs : tous espèrent que la situation, qui est déjà plus calme aujourd'hui, finira par s'arranger. Qui y croit vraiment ? Rien qu'à Paris, plusieurs sociétés, dont une compagnie d'ambulances, sont liées au nom "N'Golo Kanté".

L'envie d'un dernier contrat

Au-delà, au fil des années, le jeune homme a prêté de l'argent, beaucoup, bien souvent de manière informelle. Le bourbier francilien est nébuleux, et on murmure qu'il n'est pas facile de s'en dépêtrer. Un natif de Rueil ayant réussi l'ascenseur social résume : "Au début, t'es gêné, tu donnes pour ne pas passer pour un crevard. Mais ce n'est jamais assez. N'Golo devait passer par là parce que les gens connaissaient sa nouvelle situation financière. C'est comme si, au poker, tout le monde voyait ton jeu."

Sa famille, elle, ne dira mot, à l'image du prodige, qui a fait déménager sa mère. Certains rêvent secrètement que le joueur et les siens aillent chercher le dernier gros contrat par eux-mêmes. Kanté souhaite un bail de trois ans, que la situation continue de se tasser et balaie de la main les intérêts saoudiens et exotiques. Chelsea, où il veut poursuivre l'aventure, devrait lui offrir au moins deux années supplémentaires mais à des conditions bien moins avantageuses qu'aujourd'hui. Sa cote a chuté et il le sait, lui qui a repris un entraînement collectif complet le 6 mars et n'a pas disputé la moindre minute, au moment où ces lignes sont écrites, depuis le 14 août dernier. Il traîne son spleen, attristé par la blessure, et pour ne rien arranger, Antonio Rüdiger, l'un de ses meilleurs amis au club, a quitté les Blues pour le Real Madrid. Les deux hommes partageaient les mêmes valeurs et la même religion qui, bien souvent, au fil des mésaventures et des déceptions, l'aura maintenu à flot.

Le plaisir simple des randonnées

Finalement, si rien n'a véritablement dégénéré, c'est parce que Kanté présente un profil singulier, celui d'un footballeur profondément tourné vers les autres, pieux, qui ne déteste rien de plus que deux choses : le conflit et la lumière, se retrouvant bien malgré lui au centre des deux. Ce qui fait dire à un ami, un vrai, la chose suivante, en fin de conversation : "N'Golo ne sera pas mécontent quand tout ça se terminera. Il profitera de son temps libre. Voyager, faire des randonnées… Des plaisirs tout simples. Il adore ça. Et il a tout de même changé. Sur certains sujets, comme ses investissements pour l'avenir, il est plus mature qu'auparavant." Un autre observateur avisé conclut, moins optimiste : "Pour sa santé mentale, ce serait mieux qu'il stoppe le foot pas trop tard. Tant qu'il y jouera, les mêmes personnes seront là."

Aujourd'hui, Abdelkarim Douis, "l'agent", en est un plutôt réputé, représentant des joueurs importants, comme Saïd Benrahma (West Ham), et opérant comme intermédiaire, avec succès, sur le marché des transferts. Idriss Gharout, "l'ami", vit à Dubaï, et plus personne ne le croise aux Géraniums. Rachid Saadna, "le rabatteur", enchaîne les allers-retours entre Dubaï et la région parisienne, où il se fait discret. D'autres personnes de l'entourage du joueur ont indiqué à *FF* qu'après discussion collective, aucun de ces trois-là ne parlerait pour cette enquête. Au téléphone, N'Golo Kanté, 32 ans le 29 mars, nous a seulement confié : "Tout va bien, merci. Il ne se passe rien." ⬢ **A. B. et T. P.**

"Pour sa santé mentale, ce serait mieux qu'il stoppe le foot pas trop tard"

MINGHAM CITY
FOOTBALL CLUB
- 1875 -
BIRMINGHAM
ZULUS
H·M
F
C
1874
BIRMINGHAM CITY
FOOTBALL CLUB
- 1875 -

BELLINGHAM, LA COMÈTE DE BIRMINGHAM

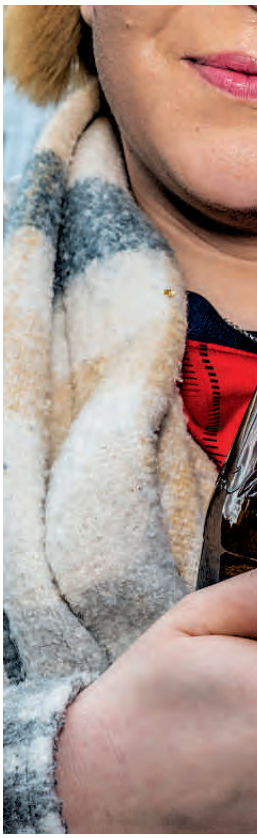
Façonné à Birmingham City, où il est arrivé à 7 ans, Jude Bellingham a laissé des souvenirs plein la tête à tous ceux qui l'ont côtoyé. Même si, dans la ville, on a tourné la page du prodige qui brille avec Dortmund et la sélection anglaise.

Par
Jeremy Docteur,
à Birmingham

Photos
William Dupuy/
L'Équipe

L'histoire de Jude Bellingham débute à Stourbridge, petite bourgade des West Midlands. Dans le centre-ville, une fresque imposante à son effigie orne les murs *(photo ci-dessus).* Les badauds, probablement habitués, n'y prêtent plus vraiment attention. Entre humour et surprise, un couple de sexagénaires prévient. "Attention, ici c'est Stourbridge, pas Birmingham. À part nous, il y a deux personnes célèbres : Jude Bellingham et Robert Plant de Led Zeppelin." Dès l'instant où le nom de la star locale est mentionné, le visage de l'homme s'illumine, traduisant sa fierté. Il faut dire que son parcours, un Euro et un Mondial disputés (22 capes et 1 but, au total, avec les Three Lions), un transfert à Dortmund, le tout à 19 ans, témoigne d'une précocité phénoménale chez le deuxième du trophée Kopa 2021.

C'est là, à une bonne demi-heure de train de Birmingham, que l'Anglais s'est construit. Au départ, courir, s'amuser, jouer avec les copains, il adore. Taper dans la balle, beaucoup moins. Sans son père, Mark, tout juste retraité de la police, vedette en semi-pro avec 700 buts à son actif, il n'aurait probablement jamais emprunté ce chemin. Avec un ami éducateur, Phil Wooldridge, papa va diriger l'équipe de jeunes de Stourbridge et transmettre le virus à Jude. Le club de foot partage les infrastructures avec celui de cricket. Autour de 7 ans, sur le petit terrain accolé au bâtiment principal, le gamin Bellingham impressionne. Sa famille est déjà centrale dans •••



••• son éclosion. "Ils se soutiennent, il y a une discipline, des valeurs, la volonté de toujours faire de son mieux et d'accepter la réalité telle qu'elle est", souligne Pep Clotet, le coach qui l'a lancé à Birmingham. Aujourd'hui, papa gère les intérêts de son fils ainsi que sa communication, mettant tout en œuvre pour le protéger. Sa mère, Denise, a également toujours été extrêmement présente dans son éducation. À quelques encablures de sa ville natale, dans le village d'Hagley, où les Bellingham ont habité, Jude joue devant la maison avec des amis, des voisins. Le lieu, très British, traversé par une espèce de Nationale, avec de belles demeures, des champs, des moutons, paraît être un cadre idoine pour grandir.

"Beaucoup plus avancé que les autres"

La localité est proche de quatre clubs : West Bromwich, Wolverhampton, Aston Villa et Birmingham City, qu'il rejoint en U8. "On sentait chez Jude une vraie passion, un grand enthousiasme. Il courait avec le sourire et ne voulait jamais s'arrêter", se rappelle James Brayne, à la tête du coaching et du développement des joueurs de l'Academy. Il démarre en U18 à 14 ans, puis avec les U21 l'année suivante. "Le staff a beaucoup appris avec lui. Il était exactement ce que tu attends d'un enfant qui ambitionne de devenir pro." Ses résultats scolaires sont bons, et il suit un emploi du temps particulier : quatre jours à l'école, un au club, avec des cours sur place, deux entraînements par semaine le soir et des matches le week-end.

Dès 15 ans, le prodige s'entraîne quelquefois avec les grands, mais son âge se révèle être autant une chance qu'un problème. Ex-joueur de Birmingham, Paul Robinson a coaché en U21. "S'il arrivait en équipe première sans être prêt, ça pouvait ruiner sa carrière. Son corps devait être en mesure d'accepter la charge physique, la musculation, développer une résilience face aux plus âgés qui allaient le bousculer." Régulièrement, il fait le trajet avec l'équipe pro comme dix-neuvième homme, observe et participe à l'échauffement. "À son âge, sa connaissance du jeu était exceptionnelle. Ce dévouement ne s'apprend pas, il l'avait au fond de lui. En termes d'éthique de travail et de détermination, il était beaucoup plus avancé que les autres", poursuit Robinson.

"On sentait chez Jude une vraie passion" James Brayne

À l'intersaison 2019, Pep Clotet, passé d'adjoint à entraîneur principal, décide de l'embarquer en stage au Portugal. "Cet été-là, il a beaucoup évolué. Il est devenu plus grand, plus fort, il était capable de s'entraîner avec nous tous les jours." Le 6 août, c'est le grand soir. À Portsmouth, en Coupe de la Ligue, il devient le plus jeune joueur à évoluer pour le club, à 16 ans et 38 jours. La fusée est lancée et l'heure est venue de jouer chez lui, à St. Andrew's, devant 30 000 personnes. Avant d'entrer dans le stade, en sortant du parking, les joueurs passent devant les supporters qui attendent leurs héros au niveau du Main Stand. Papier, ballon ou maillot à la main, dans l'espoir de repartir avec une petite bafouille. À quelques mètres, aujourd'hui, une photo de Jude célébrant un but accueille les spectateurs.

Au sortir d'un match contre Luton, un samedi glacial de février, Maxime Colin sourit à l'idée d'évoquer son ancien coéquipier. Il se souvient de ses débuts à domicile contre Stoke. "Il ne jouait pas à son poste, mais il savait exactement quoi faire. Il marque avec un peu de chance, on gagne 2-1, l'histoire était déjà bien écrite,

Jour de match de Championship en février dernier, Birmingham City accueille Luton (1-0). Les supporters se massent sur Cattell Road ou Garrison Lane. En 2019, Bellingham était devenu le plus jeune joueur à évoluer pour le club, à 16 ans et 38 jours.

s'amuse-t-il. Il a commencé dans la boue. Un mardi soir à Barnsley, il faut rentrer dedans. Il peut mettre le pied, je l'ai vu envoyer de bons tacles, sur aucun ballon il ne se disait qu'il allait protéger sa jambe." Jude découvre le rugueux Championship (la D2 anglaise), un match tous les trois jours. "On avait peur de trop tirer sur la corde. Je me souviens lui avoir dit que j'allais le laisser se reposer. Il ne voulait pas, disait qu'il fallait aider l'équipe", applaudit Clotet.

Ses maillots se vendent encore

Un jour de match, sur Cattell Road ou Garrison Lane, les supporters se massent. Dans l'un des pubs bondés autour du stade, règne une certaine défiance. Interdiction de prendre des photos, question de sécurité. Dans un autre établissement, des stickers "Les médias sont le vrai virus" sont collés et des pancartes "Seuls les supporters de Birmingham City autorisés" placardés sur la devanture. "Je vous déconseille de vous balader avec l'appareil photo à la main", avertit un homme. La nouvelle d'un reportage s'ébruite rapidement. "Vous êtes venus de France dans ce trou à rat ?", assène un fan passablement éméché. Le logo des Zulu Warriors, un groupe d'ultras, est un peu partout.

"On avait peur de trop tirer sur la corde. Mais il ne voulait pas se reposer, il disait qu'il fallait aider l'équipe" Pep Clotet

C'est dans ces quartiers que Jude, lors de son unique saison en pro avec le club (44 matches), a fait lever un pan entier de la ville. Mais pas un seul maillot floqué Bellingham à l'horizon. D'ailleurs, le numéro 22, retiré après son transfert à Dortmund en 2020, puise son histoire dans une discussion qu'il a eue avec Mike Dodds. Le directeur de l'Academy martelait à son protégé qu'il était un 22 car il pouvait jouer 4 (milieu défensif en Angleterre), 8 et 10. À la boutique du club, les employés assurent que ses maillots se vendent encore. Pour autant, l'impression règne qu'ils sont nombreux à avoir tourné la page. Jude Bellingham a fait ses gammes ici, mais il est parti et Birmingham City doit tracer sa route.

À l'époque, pour le staff, son intégration est un défi. Personne n'a jamais travaillé avec un jeune de 16 ans en D2. "Son père me disait d'être aussi droit et direct que possible dans ma communication", abonde Clotet. Jude poursuit ses études pour décrocher l'équivalent du bac. "Tu le voyais arriver à la cantine avec son uniforme. Il s'entraînait, mangeait vite fait, et direction l'école, rigole Colin. Les gars aiment bien charrier, tu sentais du répondant. Ce n'était pas le mec qui racontait des blagues et parlait à tout le monde. Il n'arrivait ni sur la pointe des pieds, ni avec la grosse tête. Il a rapidement gagné le respect du vestiaire."

Après le *restart* post-confinement, le club annonce que son ado joyau va rejoindre Dortmund en juillet. Ses performances lui valent d'être nommé meilleur jeune de la saison. "À la reprise, on jouait la relégation. Tu sais que tu vas à Dortmund, il y a un duel devant toi, tu réfléchis… Lui, non, il était à 100 % pour sauver l'équipe de son cœur", raconte Colin. Une deuxième fresque murale à son honneur a été peinte aux abords du stade. Ils sont nombreux à passer devant, à l'observer. Peut-être en se prenant à rêver d'un nouveau prodige. Et pourquoi pas un jeune qui a fait sa première apparition à 16 ans et 107 jours au printemps dernier, et qui s'appelle Jobe Bellingham, le frangin de Jude ? ⬢ **J. D.**

ATSU, TRAGIQUE DESTIN

Le 6 février, deux forts séismes ont touché la Turquie et la Syrie, provoquant la mort d'au moins 50 000 personnes, dont le footballeur ghanéen Christian Atsu, joueur d'Hatayspor, retrouvé sous les décombres deux semaines après la catastrophe. La résidence de luxe où il habitait à Antioche s'est écroulée comme un château de cartes. Notre photo-reporter a capturé les pans de vie et de désolation pendant les opérations de secours.

Texte et photos Jérémy Lempin

Portfolio

Pour de nombreuses familles, la vie s'est arrêtée en moins de quatre-vingts secondes, aux premières heures du 6 février. Les secours (à dr.) ont utilisé des sondes pour détecter des sources de chaleur humaine et d'éventuels rescapés sous les débris. En plus des corps sans vie dégagés des décombres, de nombreux objets personnels ont été retrouvés. Le directeur financier de Hatayspor, Aydin Toksöz (à g.), qui s'est rendu sur les lieux, déplore la perte de plusieurs membres du club : Christian Atsu, le directeur sportif Taner Savut, deux joueurs U14 et U15, l'entraîneur des jeunes gardiens, la cuisinière et le superviseur du matériel de l'équipe pro.

Les commentateurs télé et radio ne pourront plus jamais s'enflammer et s'écrier "but de Atsu pour Atakas Hatayspor". La veille du séisme, le Ghanéen avait donné la victoire à son club dans le temps additionnel contre Kasimpasa. Décédé à 31 ans, il ne reverra plus le centre d'entraînement (ci-contre). Des centaines de personnes, dont le capitaine de l'équipe turque de handball, Cemal Kütahya, ont été retrouvées sans vie à Antioche, sous des tonnes de gravats.

Portfolio

Dans un chaos de fin du monde, malgré l'odeur de mort qui règne et le froid glacial, de nombreuses personnes restent sur place dans l'espoir de retrouver un proche vivant. L'espoir se mêle souvent aux larmes et aux cris de détresse quand les sauveteurs ressortent des gravats des corps sans vie enroulés dans des tapis. "Malgré plusieurs jours de recherches, nous n'avons réussi à sauver qu'une personne vivante", détaille Anton (ci-contre), Bulgare venu participer aux opérations de secours. Les rescapés, eux, ont été regroupés dans des tentes autour du stade de football (ci-dessus).

Sous le regard d'Atatürk, le père de la Turquie, et du président actuel Erdogan, le stade de football de Hatay a résisté tant bien que mal aux secousses qui ont détruit la ville d'Antioche, avec des débris de tôle et de toiture dans les gradins et des vestiaires jonchés de poussière. Cette enceinte sportive est devenue un refuge pour de nombreux Syriens et Turcs ainsi que la base arrière pour des équipes de secours comme celle du Serbe Mili Radojevic et son chien Zigi.
Le club de Hatayspor a dû se retirer du Championnat turc de football. La résidence Renaissance (ci-contre), censée être aux normes antisismiques mais construite avec des matériaux de mauvaise qualité, n'a pas résisté aux tremblements de terre. C'est là que logeait Christian Atsu, là où il est décédé.

LE SCO TOMBE DE HAUT

Le 1er février, contre l'AC Ajaccio (1-2), Angers a battu un record dont il se serait bien passé en devenant le premier club à signer une treizième défaite d'affilée en L1, effaçant le record du CA Paris (12), vieux de l'entre-deux guerres.

PIRES SÉRIES DE DÉFAITES CONSÉCUTIVES DANS L'HISTOIRE DE LA LIGUE 1

1	**Angers (sept. 2022 > fév. 2023)**	**13**
2	CA Paris (oct. 1933 > janv. 1934)	12
-	Dijon (janv. > avr. 2021)	12
-	Grenoble (mai > oct. 2011)	12
-	Strasbourg (mars > août 2017)	12
6	Brest (mars > mai 2013)	11
-	Toulouse (oct. 2019 > janv. 2020)	11

LIGUE 1, LES ROIS DES SÉRIES

Si Angers a réussi "l'exploit" d'effacer un record (de défaites) vieux de quatre-vingt-neuf ans, d'autres clubs ont marqué l'histoire du Championnat de France. Retour en chiffres sur les pires et meilleures dynamiques de l'élite.

Par Oscar Bertrand, avec Opta.
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

Monaco euphorique, Angers catastrophique

C'est en grande partie durant le sprint final menant à son dernier titre de champion de France en 2017 que l'AS Monaco a construit le record de victoires d'affilée (16) en Ligue 1. À l'inverse, Angers, actuel dernier, compte désormais le plus grand nombre de défaites de suite dans l'élite (13).

Les plus longues séries de victoires et de défaites d'affilée dans l'élite des 20 clubs actuels de Ligue 1

* À cheval sur deux saisons de L1.

20 défaites Sunderland (ANG) (janv. 2003 > sept. 2005*)

16 Brescia (ITA) (fév. 1995 > août 1997*)

13 Angers (FRA) (sept. 2022 > fév. 2023)

12 Greuther Fürth (ALL) (août > déc. 2021)

11 Las Palmas (ESP) (déc. 1959 > fév. 1960)

LES BLACK CATS, LES PLUS GROS CHATS NOIRS

Records de défaites d'affilée dans les cinq grands Championnats européens.

* À cheval sur deux saisons dans l'élite.

Le PSG, le meilleur d'une traite

Sur une seule saison, c'est le PSG version Tuchel qui domine les débats avec 14 succès de rang conquis... de la 1re à la 14e journée de l'exercice 2018-2019 dans un début de saison record.

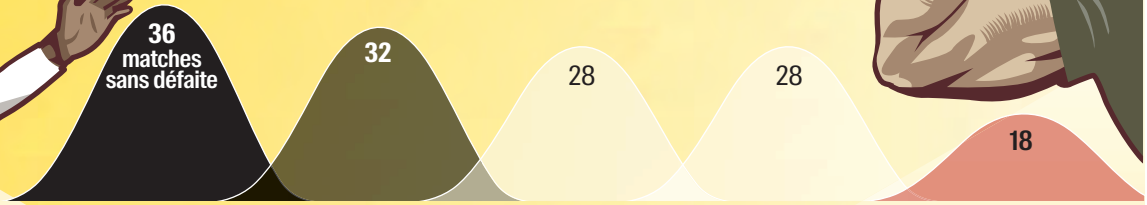
Meilleures séries de victoires d'affilée sur une saison dans l'histoire de la L1.

1	**Paris-SG (2018-2019)**	**14**
2	Monaco (2016-2017)	12
3	Bordeaux (2008-2009)	11
4	Reims (1948-1949)	10
-	Bordeaux (1953-1954)	10
-	Saint-Étienne (1969-1970)	10
7	Lyon (2006-2007)	9
8	Marseille (1936-1937, 1998-1999 et 2014-2015)	8
-	Rennes (2005-2006)	8
-	Auxerre (1983-1984)	8

Cédric HOUNTONDJI

PARIS ET NANTES STARS DE L'INVINCIBILITÉ

Les meilleures séries d'invincibilité (victoires ou nuls) pour un club de L1.

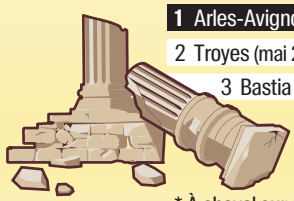


1. Paris-SG (mars 2015 > fév. 2016)
2. Nantes (juil. 1994 > avr. 1995*)
3. Saint-Étienne (mars 1957 > janv. 1958)
- Strasbourg (fév. 1978 > nov. 1978)
... 21. Reims (depuis oct. 2022, meilleure série en cours)

* Record de l'élite sur une saison

Arles-Avignon, la forteresse prenable

Les pires séries de matches sans victoire pour un club de L1.



1 Arles-Avignon (nov. 2010 > mai 2011) — 23
2 Troyes (mai 2013 > janv. 2016*) — 22
3 Bastia (nov. 1985 > juil. 1994*) — 21

* À cheval sur deux saisons.

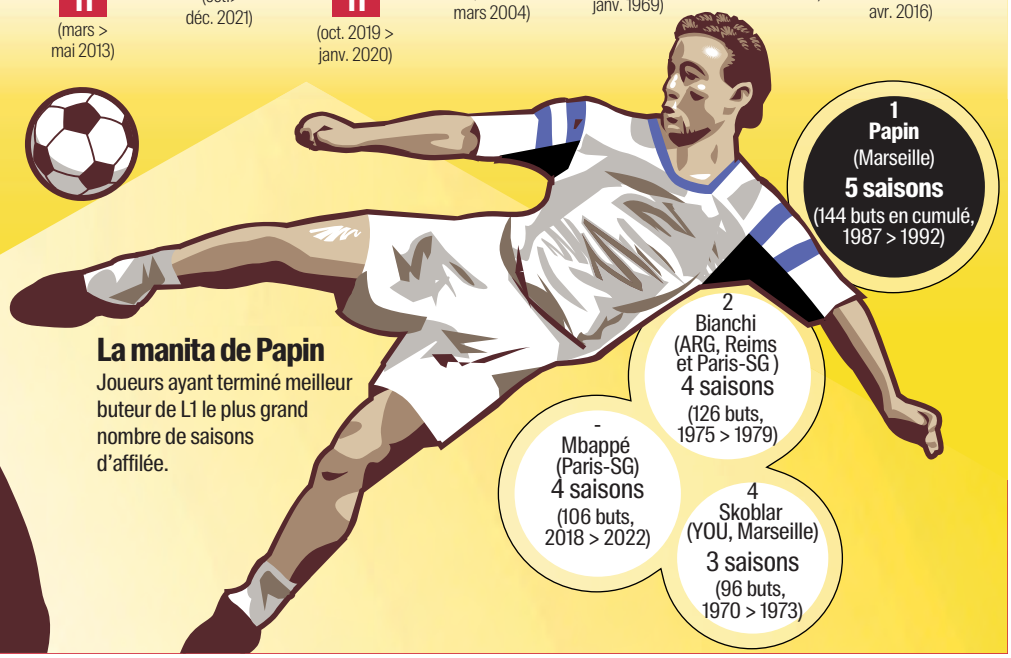
Folarin **BALOGUN**

Japhet **N'DORAM**

	Lens	Strasbourg	Nice	Brest	Lorient	Toulouse	Montpellier	AC Ajaccio	Clermont	Troyes
Séries de victoires	7 (nov. > déc. 1956, fév. > avr. 1998)	7 (janv. > mars 1935)	6 (1955, 1958 > 1959, 1959, 1972, 2016)	6 (oct. > déc. 2021)	6 (sept. > oct. 2022)	6 (fév. > mars 1947, nov. 1959 > janv. 1960, oct. > nov. 1983)	5 (janv. > fév. 2010)	4 (déc. 2011 > janv. 2012)	3 (janv. 2023)	3 (janv. 2002, avr. 2006, mai 2013)
Séries de défaites	9 (déc. 1988 > mars 1989)	12 (mars 2008 > août 2017*)	10 (mai 1964 > sept. 1965*)	11 (mars > mai 2013)	7 (oct.> déc. 2021)	11 (oct. 2019 > janv. 2020)	7 (fév. > mars 2004)	6 (déc. 1968 > janv. 1969)	5 (oct. > nov. 2021 mars > avr. 2022)	7 (fév. > avr. 2016)

* À cheval sur deux saisons.

Thomas **TUCHEL**



La manita de Papin

Joueurs ayant terminé meilleur buteur de L1 le plus grand nombre de saisons d'affilée.

1 Papin (Marseille) **5 saisons** (144 buts en cumulé, 1987 > 1992)

2 Bianchi (ARG, Reims et Paris-SG) 4 saisons (126 buts, 1975 > 1979)

- Mbappé (Paris-SG) 4 saisons (106 buts, 2018 > 2022)

4 Skoblar (YOU, Marseille) 3 saisons (96 buts, 1970 > 1973)

FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

AUXERRE-DORTMUND : A.P. 2-0 (5-6 T.A.B.)
DEMI-FINALES RETOUR DE LA COUPE DE L'UEFA 1993

Guy Roux "JAMAIS VU UNE TELLE DÉTRESSE"

Il y a trente ans déjà, l'AJ Auxerre dominait le Borussia Dortmund dans ce qui reste comme le plus grand match de son histoire. Guy Roux se souvient d'une performance pleine, mais aussi des larmes de Stéphane Mahé, inconsolable après avoir manqué son tir au but, synonyme d'élimination. Par Théo Troude. Photos Sébastien Leban/L'Équipe

Jouer avec deux ailiers était l'une des marques de fabrique de l'AJA voulue par Guy Roux. Ce soir-là, Christophe Cocard, sur son aile droite, a donné le tournis à Günter Kutowski.

Alain de Martignac/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"UNE RESPONSABILITÉ NATIONALE"

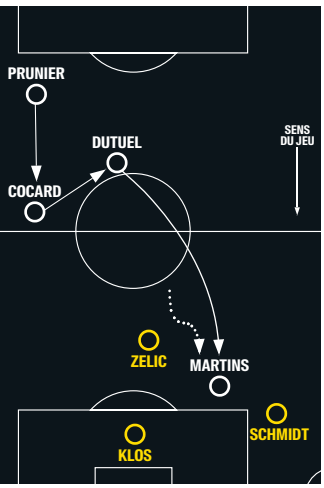
"Moi, je suis né en 38. Les « Boches » (*l'un des surnoms donnés aux Allemands lors des deux conflits mondiaux)* étaient présents à la maison pendant mon enfance. Toute l'histoire de France s'est déroulée dans mon village d'Appoigny, et dans le département de l'Yonne en général. J'ai vu des Waffen-SS débarquer dans la cave de notre maison, et on a été sauvés parce que mon grand-père, qui avait passé cinq ans en Allemagne, parlait leur langue. Ma grand-mère leur a donné des pots de confiture puis ils sont partis. Mais ça ne s'oublie pas. Alors, quand j'évoque les Allemands, il faut que je me retienne. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir ce ressentiment. Quand on faisait nos promenades dans le Morvan, on passait devant un monument où ils ont déchiqueté cinq résistants. Pour aller au stade de l'Abbé-Deschamps, les joueurs traversaient une plaine où des Anglais parachutés ont été exécutés.

Ce soir du 20 avril, on entendait le public chanter *la Marseillaise.* On avait une responsabilité nationale. On avait échoué à trois reprises au tour préliminaire de la Coupe de l'UEFA, et on pouvait atteindre une finale européenne pour la première fois. Même à la télé, tout le monde soutenait Auxerre. Le match était diffusé sur TF1, on attirait 9 millions de téléspectateurs assez régulièrement. Chose plus difficile aujourd'hui, tant la diffusion des rendez-vous de clubs est morcelée entre les chaînes payantes.

On avait perdu le match aller 2-0 à Dortmund mais Bruno Martini nous avait redonné espoir en arrêtant le penalty du 3-0. Tout le monde croyait en nos chances, et j'étais convaincu qu'on gagnerait. Notre épopée nous avait emmenés tellement loin. On avait commencé à Plovdiv *(2-2 en Bulgarie, 7-1 à Auxerre),* avant de passer par Copenhague *(5-0 dans l'Yonne, 2-0 au Danemark)* et Liège *(2-2 sur la pelouse du Standard, 2-1 en France).* On avait surtout sorti l'Ajax de Louis van Gaal en quarts *(4-2 à Auxerre, défaite 1-0 aux Pays-Bas).* Il n'y avait aucun doute. Notre groupe était trop soudé. Même les femmes des joueurs étaient soudées entre elles.

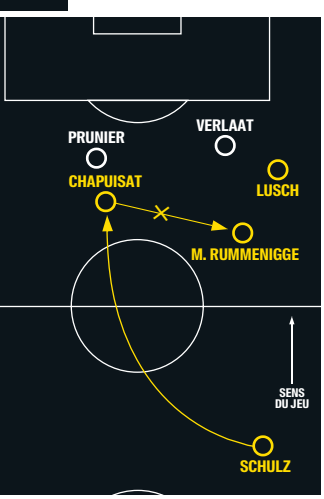
Le stade était surchauffé mais une chose étonnante a attiré notre attention pendant l'échauffement. Dominique Cuperly, mon adjoint, m'appelle, me dit qu'Ottmar Hitzfeld, équipé d'une petite pelle, met un objet dans le sol, au niveau d'une des deux lignes des 16,50 mètres. Je lui demande de déterrer ça et de le mettre dans le tiroir de mon bureau. La soirée passant, j'ai oublié de regarder ce dont il s'agissait. Quelques années plus tard, je me retrouve consultant à Old Trafford lors d'un Manchester United-Dortmund *(0-1, en 1997).* J'avais apporté l'enveloppe et, pendant l'échauffement, je dis à Hitzfeld : « Vous avez perdu ça. » C'était une croix à l'intérieur. Notre match était très important pour lui et pour Dortmund." •••

Le réel positionnement des libéros change la composition et l'animation. Avec deux philosophies bien distinctes : pour Auxerre, Frank Verlaat descend entre la défense et le gardien. Pour Dortmund, Ned Zelic monte à la hauteur de la ligne des quatre milieux.



Auxerre tente de profiter de l'espace dans le dos de Ned Zelic quand le libéro monte. La défense essaie de casser les lignes par des passes directes pour les attaquants, qui doivent remettre sur Daniel Dutuel. Sur le premier but : quand Dutuel prend l'info, Corentin Martins est déjà parti dans la profondeur pour recevoir une passe lobée millimétrée.

Bloqué dans l'axe, Dortmund peine à créer du jeu. Michael Rummenigge passe en faux 9 pour offrir un appui à Stéphane Chapuisat. Dominé par William Prunier, le Suisse n'est que peu trouvé sur longs ballons et Rummenigge n'apporte pas les solutions espérées.



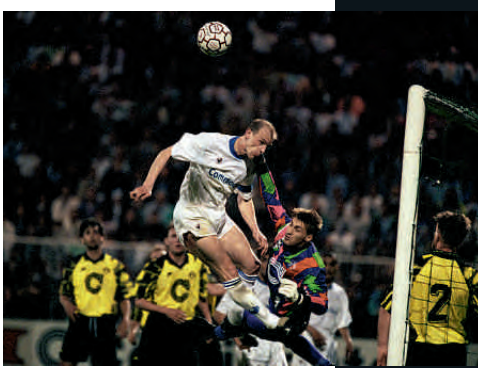
••• LE PLAN DE JEU
"UN MATCH MODERNE MALGRÉ TOUT"

"On est entre deux époques, au niveau tactique. Les libéros vont bientôt disparaître définitivement du jeu *(à partir de 1990, l'attaquant se trouvant sur la même ligne que l'avant-dernier adversaire n'est plus considéré comme hors-jeu, ce qui permet à la défense de jouer le hors-jeu en s'alignant),* mais les deux équipes en ont un, dans des perspectives différentes. Chez nous, c'est Frank Verlaat, qui reste dix mètres derrière la ligne de défense pour assurer notre sécurité. Chez eux, c'est Ned Zelic, présenté comme un stoppeur, mais qui grimpe très souvent pour jouer milieu défensif. On prévoit que leurs lignes de défense et du milieu forment un bloc bas. Dortmund part pour « bétonner » en 3-5-2.

Ma décision de toujours mettre un libéro remonte à mes seize mois comme militaire en Allemagne, dans les années 1960. Je bossais dans un régiment de chars, mais les week-ends, je me déplaçais en Belgique pour voir jouer Anderlecht, l'inventeur du 4-4-2 ligne avec des juges de touche. Quand je suis revenu, j'ai repris l'équipe de DH et je me suis fait entuber trois fois d'affilée par le juge de touche local sur des hors-jeux flagrants, donc j'ai dit « c'est terminé, je mets un libéro » pour éviter les erreurs.

Même si l'on devait marquer deux buts pour espérer, je n'ai jamais voulu partir à l'abordage. J'aligne un 4-3-3 équilibré avec deux nouveautés. Lionel Charbonnier joue son premier match de Coupe d'Europe en remplacement de Bruno Martini, et Stéphane Mahé est de retour après quatre mois d'absence en raison d'un accident de la route. Je me souviens être arrivé à l'hôpital quinze minutes après son admission, il avait la cuisse ouverte. Un apprenti de garde l'a recousu, je me suis dit qu'il ne rejouerait jamais au foot. C'est un Breton, un solide, le miracle est arrivé.

Et la clé, c'était notre défense individuelle. Chaque joueur avait son tandem, sauf Verlaat qui restait derrière. On se calquait vraiment sur ce que Dortmund proposait, et chacun marquait son vis-à-vis. En disant cela, je pense à l'inverse de ce que l'OM a fait contre le PSG *(défaite 3-0 le 26 février).* Au bout d'un quart d'heure, je me suis dit « ils sont fous », tout le monde sprintait sur le porteur du ballon. Et un libéro aurait peut-être permis d'éviter qu'un joueur comme Kylian Mbappé se balade. J'en ai neutralisé des grands joueurs. Michael Rummenigge, personne n'a souvenir qu'il nous ait mangés ce soir-là. Cet Auxerre-Dortmund est un match moderne malgré tout, ce pourrait être un match disputé cette année."



Stefan Klos éprouve toutes les peines du monde à s'imposer devant William Prunier. Il faut dire que Guy Roux avait fait des coups de pied arrêtés une spécialité de son AJ Auxerre.

Le défenseur néerlandais, Frank Verlaat, tout à sa joie après avoir inscrit le second but bourguignon.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"GARDER LA BALLE, C'EST LE CONTRAIRE DE MA VISION DU FOOT"

"La notion de verticalité n'existait pas encore, je parlais de jouer en profondeur dans le dos de la défense. On jouait la zone, cet espace précis. On ne parlait pas non plus de transition, mais de contre-attaque. L'idée était d'essayer de prendre l'ascendant par des attaques de balle rapides. Si Dortmund n'avait pas vraiment d'ailier, nous en avions deux capables de décrocher à l'intérieur du jeu. Pascal Vahirua, à gauche, et Christophe Cocard, à droite. En une passe, Frank Verlaat et William Prunier pouvaient les alerter. Trouvé en retrait, notre 8 Daniel Dutuel distribuait dans la profon-

106e minute : Raphaël Guerreiro est expulsé pour un second carton jaune. Les Auxerrois n'auront été en supériorité numérique que huit petites minutes...

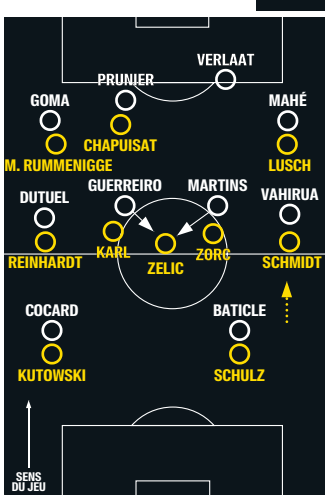
deur, avec beaucoup de subtilité. Ce toucher de balle dont il fait preuve sur le premier but est superbe. Le ballon arrive sur Corentin Martins, qui avait un abattage dingue. C'est un joli but *(1-0, 8e).*

Je me lève aussitôt pour crier aux joueurs de ne pas célébrer trop longtemps. Si c'est pour en prendre un dans la minute qui suit... Et je leur dis aussi qu'il faut profiter du temps fort, marquer le deuxième but. S'il y avait 3-0, j'aurais demandé de pousser pour le 4-0. Il faut toujours cette ambition. On a poursuivi sur le même style offensif. La conservation, la gestion, ce n'était pas pour nous. Jouer à la passe à dix, garder la balle, c'est le contraire de ma vision du foot. C'est même un exercice d'entraînement que j'interdis au club. De plus, on n'était pas vraiment étonnés par ce que proposait Dortmund. Les Allemands, si vous les attaquez, ils défendent. Si vous défendez, ils attaquent. Et on a eu raison de continuer. Sur une action quasi identique au premier but, à la suite d'un redoublement de passes dans l'axe, Dutuel trouve la barre transversale *(38e).* On domine, on met l'intensité nécessaire dans les tacles avec Raphaël Guerreiro, Corentin Martins et les défenseurs. On répondait à l'agressivité de Dortmund. Et l'arbitre laissait jouer. Le football ne souffrait pas encore d'années de caporalisme chez les arbitres."

LA MI-TEMPS
"JE M'INSPIRE DU GÉNÉRAL DE GAULLE"

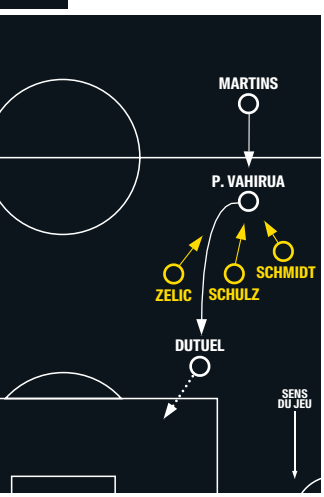
"Je n'ai jamais fait de grand discours. D'abord, j'ai toujours pensé qu'on s'y noierait. En communication, je m'inspire du général De Gaulle. Souvenez-vous de la manière dont il a vendu son •••

Guy Roux a choisi la défense individuelle tout terrain pour limiter l'apport offensif des latéraux allemands. En phase défensive, Pascal Vahirua décroche pour bloquer Bodo Schmidt (qui tente ici de déborder), Auxerre passe en 4-4-2. Seul Zelic est libre de tout marquage, mais il est pris dès qu'il avance par le duo Raphaël Guerreiro-Corentin Martins.



Alain de Martignac/L'Équipe - Bruno Fablet/L'Équipe

Au tableau !



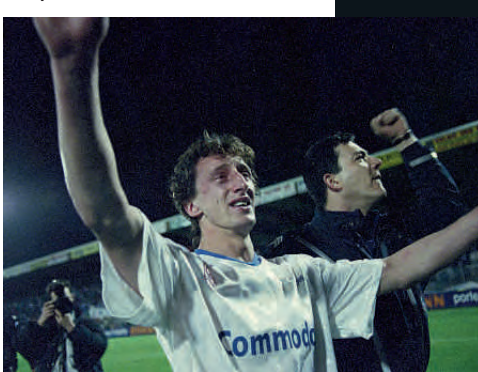
Vahirua décroche également sur les phases offensives. Le Tahitien rentre intérieur, fait monter les centraux sur lui et libère l'espace dans leur dos. Dutuel s'y engouffre.

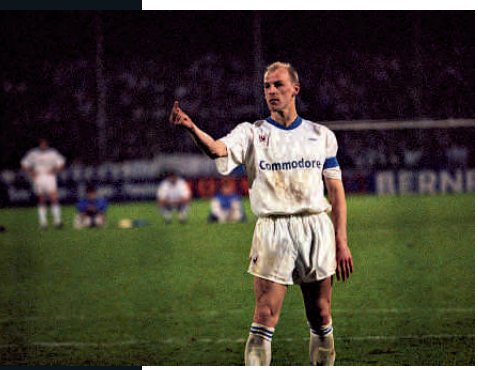
••• idée de la fin de la guerre d'Algérie. Il a suffi de huit conférences de presse. Il faisait preuve de calme et de sang-froid. Comme le jour où Winston Churchill est venu le voir pour lui dire qu'il avait coulé une partie de sa flotte en passe de tomber entre les mains des Allemands. « Ah, il y a 300 morts ? » Il faut être capable de se contrôler dans ces situations.

Il pouvait m'arriver de chauffer le vestiaire, mais, sur un match comme celui-ci, je me contentais de dire « c'est bien, on continue ». Je félicite calmement. Pas besoin de les motiver, ils se donnent à fond. Rien à changer, sauf des détails : « T'as remarqué son petit exter' du droit ? Fais attention, comme sur les une-deux. » C'était ma rengaine défensive. Aujourd'hui, sur un une-deux, le défenseur suit la balle au lieu de courir pour empêcher que le second adversaire reçoive la balle. Les joueurs ne prenaient pas plus la parole. Simplement Martins qui, de sa petite voix, pouvait lancer « de suite », pour demander de l'agressivité dès la reprise.

Je sors du vestiaire, je vois des étincelles sur la pelouse. C'est la fête. Je pars demander au public d'arrêter de jeter des artifices sur la pelouse pour qu'on puisse reprendre. J'étais un peu comme le père de famille. Les supporters me respectaient, je pouvais aller dans la tribune sans problème, aucun ne m'insultait ou me touchait."

Les pleurs de Stéphane Mahé, le rêve européen s'est envolé.





Durant tout le match, la tension était palpable. William Prunier craque après son tir au but réussi.

LA SECONDE PÉRIODE ET LA PROLONGATION
"ON DOIT SE DÉMERDER MIEUX QUE ÇA"

"On a subi un peu plus pendant les premières minutes. Stéphane Chapuisat est seul devant pour peser sur Prunier, pendant que Rummenigge recule pour apporter plus de solutions en faux numéro 9. Mais on ne va pas douter. Tout est prévu, on connaît notre plan de jeu. Et il y a un domaine dans lequel on travaille plus que les autres, c'est celui des coups de pied arrêtés. Les corners, les penalties, les coups francs… On travaillait ainsi : j'avais mes dix-huit joueurs, que je divisais en trois équipes de six. On faisait une sorte de match de corners, cinq de chaque côté. On faisait ça une fois par semaine. Et, sur un coup franc qui ressemble beaucoup à un corner, Verlaat s'est envolé et a marqué sur une passe de Vahirua *(72e, 2-0).* C'est une juste récompense.

On rate juste beaucoup d'occasions. Une minute plus tard, Gérald Baticle et Christophe Cocard sont seuls devant. Le premier passe à l'autre, qui aurait pu mieux faire. Il met le pied droit au lieu du gauche. On doit se démerder mieux que ça. On a d'ailleurs une ribambelle d'occasions, des boulevards. Notamment de la tête. On se dit que ça finira par passer, mais je ne m'enflamme pas, je ne me suis jamais senti intouchable. Je répète à mes joueurs que le match ne sera fini qu'à l'instant où ils seront assis dans le vestiaire. Je me démène sur le bord de la touche pour livrer mes indications, dire de rester concentrés et proches au marquage.

Günter Kutowski, leur latéral gauche, est expulsé *(98e).* Je fais mes deux changements. Seulement maintenant, parce que je considère avoir lancé la meilleure équipe. Moussa Saïb et Lilian Laslandes étaient sur le banc, vous vous rendez compte ? On avait un sacré groupe. Mais Raphaël Guerreiro reçoit lui aussi un carton rouge *(106e).* Il fallait que je ne perde pas mon sang-froid, que je regarde les conséquences, que je colmate. Saïb y est parvenu."

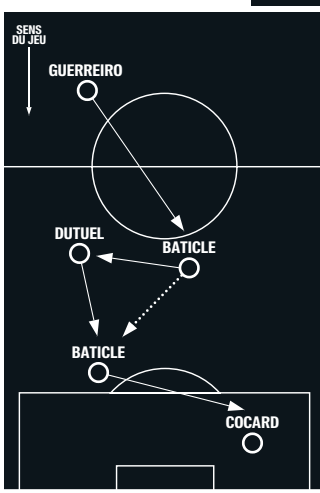
Stefan Klos détourne le tir au but de Stéphane Mahé : Auxerre ne disputera pas la deuxième finale de Coupe de l'UEFA d'un club français après celle perdue par Bastia en 1978.

Bruno Fable/L'Équipe- Alain de Martignac/L'Équipe

LES TIRS AU BUT
"C'EST À MOI QUE J'EN VEUX"

"Ce n'est plus le moment de l'entraîneur. Je ne dis rien à Charbonnier. Je suis tendu, comme toujours dans ce genre de situation, dans un état second. Le palpitant a failli s'arrêter. Pourtant, on avait aussi beaucoup travaillé les penalties. Lors de certaines séances, les joueurs ne rentraient pas au vestiaire avant d'avoir réussi leur série de six penalties, deux face à chacun de nos gardiens. C'est ce que je voulais dire à Didier Deschamps quand je l'ai croisé récemment : l'équipe de France aurait certainement dû plus travailler les tirs au but avant la Coupe du monde. Certes, les penalties sont psychologiques, mais ils sont aussi techniques.

Ce qui est sûr, c'est que les joueurs de Dortmund ont insulté les miens. Prunier a répondu par un doigt d'honneur, et les Allemands ont surenchéri avec un bras d'honneur pour tout le stade. Leur comportement constant est un scandale. Notre défaite n'est pas la faute de Charbonnier *(zéro arrêt),* parce qu'il prend des mines. J'ai des gars qui ne se sont pas défilés, c'est l'essentiel pour moi. C'est à moi que j'en veux. Mahé est le sixième tireur, et j'avais fait une étude statistique au préalable : les gauchers ratent toujours plus les penalties que les droitiers. Son tir a été trop faible et le gardien *(Stefan Klos)* l'a arrêté. Mahé était inconsolable. Je n'ai jamais •••



L'AJA intensifie la pression et multiplie les occasions de l'heure de jeu au coup de sifflet final. Une minute après le second but inscrit par Verlaat, une récupération de Guerreiro débouche sur un parfait exemple de la simplicité souhaitée : appui-remise, profondeur et… raté sur la ligne de Christophe Cocard. Le 3-0 était là, la finale aussi.

LES BUTS
1-0 : Martins (8e, passe de Dutuel)
2-0 : Verlaat (72e, passe de P. Vahirua)

LES TIRS AU BUT
Réussis : Vahirua, Prunier, Laslandes, Verlaat et Dutuel pour Auxerre ; Karl, Chapuisat, Reinhardt, Schulz, Zorc et M. Rummenigge pour Dortmund.
Raté : Mahé pour Auxerre.

LES CARTONS JAUNES
Cocard (78e), Prunier (80e) et Guerreiro (100e, 106e) pour Auxerre ; Kutowski (51e, 98e) et Schulz (70e) pour Dortmund.

LES CARTONS ROUGES
Guerreiro pour Auxerre (106e) pour Auxerre ; Kutowski (98e) pour Dortmund.

••• vu une telle détresse. Je suis resté avec lui, il voulait qu'on lui donne un nouveau penalty à tirer. Et il fallait garder la face. Il fallait tenir le coup devant les caméras."

CE QUI RESTERA
"MOINS DE REGRETS QU'EN 1997"

"Une défaite me détruit toujours. Mais, au fond, j'étais fier. On avait fait un match digne d'une Coupe d'Europe. Hitzfeld dit que Dortmund a eu de la chance, mais ce sport dépend pour moi d'autres paramètres : l'envie, la foi, l'efficacité… C'était la première fois que j'avais une telle équipe. En prenant l'habitude de ces matches-là, on a mieux géré ensuite. Il y a des regrets, mais moins qu'en 1997, face au même BVB *(défaites 3-1 à Dortmund et 1-0 dans l'Yonne, en quarts de C1),* parce qu'on était plus rodés, et le ciseau de Laslandes nous restera en travers de la gorge *(but refusé pour pied haut à 0-1 à l'aller).* En 1993, c'était beau." ⬢ T. T.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

La libération pour les joueurs de Dortmund.

Bruno Fablet/L'Équipe

LE QUIZ DE GUY : 3/5

"Qui a été élu homme du match dans *L'Équipe* du lendemain ?
Cela a dû se jouer entre trois Auxerrois : Corentin Martins, Frank Verlaat et Daniel Dutuel. Je dirais Dutuel, passeur décisif et auteur d'un très grand match. Costaud, même de la tête, et fort techniquement. En aparté, il aurait dû être international, je ne comprends pas. (**VRAI.** 8,5/10 pour Dutuel, 8 pour Martins et 7,5 pour Verlaat.) **1/1**

Quelle est la nationalité de l'arbitre de ce Auxerre-Dortmund ?
Je confonds parfois avec celui du match retour de 1997, qui était autrichien. Ce n'était d'ailleurs pas normal qu'un Autrichien *(Günter Benkö)* arbitre un club allemand. Mais je sais que celui de 1993 est suisse. Il nous a arbitré en Coupe des Alpes, il parle français. (**VRAI.** Serge Muhmenthaler) **2/2**

Combien de cartons jaune ont été adressés aux joueurs auxerrois ?
Je dirais trois. (**FAUX.** Quatre, dont deux pour Raphaël Guerreiro.) **2/3**

Qui a gagné la finale de cette Coupe de l'UEFA édition 1992-93 ?
C'est plus compliqué là… Un club portugais ? Une équipe italienne ? Parme, peut-être ? (**FAUX.** La Juventus Turin a battu le Borussia Dortmund, 3-1 en Allemagne et 3-0 en Italie, 6-1 au score cumulé.) **2/4**

À quelle place avez-vous fini la saison en Division 1 ?
Ce n'était pas l'une de mes meilleures saisons, une année assez moyenne pour l'AJA de l'époque. Après vingt-quatre saisons à la tête d'Auxerre en D1, mon classement moyen était 5,6. Alors je dirais sixième. Mais demandez aux gens du club aujourd'hui s'ils n'aimeraient pas finir à cette position… (**VRAI.**) **3/5**" ⬢ T. T.

nouveau !

L'ÉQUIPE 1000 UNES

76 ans d'histoire du sport
Les unes les plus marquantes

408 pages, 35€
disponible dès maintenant en librairie

L'ÉQUIPE

MONTEVIDEO, L'AMOUR FOOT

Par
Florent Torchut,
à Montevideo

Photos
Ignacio Colo/L'Équipe

Peu de villes au monde respirent autant le ballon rond que la capitale uruguayenne, entre ces nombreux clubs et cette frénésie populaire qui anime toutes les générations.

ATLAS
Montevideo, Uruguay.
Population
1,4 million d'habitants.
Température moyenne l'hiver 10 °C.
Température moyenne l'été 23 °C.
Ensoleillement
6,8 heures de soleil par jour.
Précipitation 77 jours par an.

Posons les bases d'emblée, histoire de mesurer le poids de Montevideo dans le football, à l'échelle mondiale comme nationale. Hôte de la première Coupe du monde, en 1930, la capitale de l'Uruguay a longtemps eu le privilège d'être la seule ville où s'était déroulée la totalité d'une édition, avant d'être récemment imitée par Doha. Regroupant plus d'un tiers des 3,5 millions d'habitants d'un pays pas si petit (en superficie, cela représente, un tiers de la France métropolitaine), Montevideo s'est aussi approprié le Championnat de Première Division, avec… douze des seize équipes en lice cette saison, et 10 sur 14 en D2* ! Parmi elles, vous connaissez sans doute les ogres Penarol et Nacional, six Coupes intercontinentales, huit Copas Libertadores et… cent titres de champion (sur 119 distribués !) à eux deux, 51 pour Penarol et 49 pour le Nacional. Mais, au bord du Rio de la Plata et de sa célèbre *rambla* (promenade), on relève aussi la présence de Danubio, le club formateur d'Edinson Cavani, de clubs homonymes du voisin argentin (Racing, River Plate), d'autres qui évoquent de lointains cousins anglo-saxons (Liverpool, Boston River), ou encore le Montevideo City Torque, l'un des satellites du City Football Group (Manchester City, New York City, Melbourne City, Troyes, etc.).

En ce week-end de février, alors que la saison s'ouvre après la traditionnelle trêve "estivale", les matches s'enchaînent aux quatre coins de Monte-

video du vendredi au lundi : six rencontres de Première Division sont ainsi au programme en quatre jours lors de ma venue. En ouverture, Nacional a dû se contenter d'un nul sans but face au modeste Cerro Largo dans son stade Gran Parque Central.

Une passion plus que centenaire

Histoire de sortir des sentiers battus, j'ai choisi de faire l'impasse sur ce match pour démarrer mon escapade footballistique le lendemain à Parque Capurro, l'antre de Fénix, qui accueille Montevideo City Torque à… 9 h 45. Canicule oblige en cet été austral, la Fédération uruguayenne (AUF) ne programme aucune rencontre entre midi et 17 heures. Cela n'empêche pas des dizaines de familles de garnir les gradins en béton à la peinture écaillée pour ce derby, et même la butte qui surplombe ce terrain lové au cœur du Rio de la Plata, tandis qu'en toile de fond des cargos rouillés quittent le port. Ce panorama et cette atmosphère confèrent au stade des *Albivioletas* (violets et blancs) un charme unique au monde. On peine à croire que Luis Suarez (36 ans), passé par l'Ajax, le FC Barcelone ou l'Atlético de Madrid, a récemment foulé cette pelouse dégarnie lors de son retour l'année dernière sous les couleurs de Nacional (avant de rejoindre le Grêmio Porto Alegre en janvier). Pratiquement tous les spectateurs sont venus avec leur calebasse, leur maté (infusion locale) et leur thermos sous le bras. La bande des *Mugrien-* •••

PRATIQUE

Décalage horaire - 4 heures en hiver, - 5 heures en été.
Distance Paris-Montevideo 11 000 km.
Vol Paris-Montevideo Entre 15 h 30 et 20 heures.
Prix du billet d'avion Entre 750 et 1 200 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel Entre 50 et 130 euros.
Trajet aéroport - centre-ville Autour de 40 euros.
Ticket de transport en commun 0,85 euro.

Ville de foot

Outre le football local, marqué par de nombreux derbys, comme celui opposant Danubio à Liverpool (en haut), Montevideo est réputé pour ses ramblas (ci-dessus), les anciennes portes de la ville (à droite) ainsi que la qualité de sa viande.

••• *tos de Capurro* (les crasseux de Capurro, le nom du quartier) se charge de mettre l'ambiance au rythme d'un tambour de murga (musique de carnaval). Ce sont pourtant les *Ciudadanos* (citoyens) qui ouvrent le score sur un penalty litigieux, après l'intervention du VAR, ce qui vaut à l'arbitre toutes sortes de noms d'oiseaux. "Éteins la machine à laver", lui lance un vieillard, façon de dire qu'il a été acheté avec de l'argent sale. Fondé en 2007 et passé dans le giron du City Football Group une décennie plus tard, le City Torque fait grincer les dents de ses modestes rivaux. Inconditionnelle de l'*ave* (l'oiseau), Leticia fait les cent pas à la pause, en tirant sur sa cigarette. "C'est mon grand-père qui m'a transmis la passion pour Fénix, confie la jeune femme, qui arbore un saillant tatouage du mythique volatile sur son mollet droit. Il aurait aimé avoir un petit-fils, mais le fait d'être une fille ne m'a pas empêché de choper le virus. Je n'ai pas raté un match la saison dernière, à domicile comme à l'extérieur. Il faut dire que les déplacements ne sont jamais très longs ici." Un but de l'ancien Dijonnais (2008-2011) Sebastian Ribas au bout de huit minutes de temps additionnel en seconde période scelle toutefois la défaite de son équipe.

Au coup de sifflet final, profitant du long intermède jusqu'au match suivant, je file vers le stade Centenario, temple légendaire qui a accueilli la toute première finale de la Coupe du monde, en

ON VISITE QUOI ? *Vestiges du Mondial et voyage dans le temps*

1. Le musée du stade Centenario
Le sanctuaire rêvé de tout mordu de football. On y trouve plusieurs centaines de trésors qui ravivent le souvenir de la première Coupe du monde (1930), de l'histoire de la Celeste et de ce stade mythique.

2. La rambla
Promenade qui s'étend sur une vingtaine de kilomètres le long du Rio de la Plata, c'est l'un des endroits favoris des locaux pour déambuler, tandis que s'improvisent sur le sable des parties de foot.

3. L'ancien stade de Pocitos
Du stade où s'est joué France-Mexique (4-1), le premier match de l'histoire de la Coupe du monde, il ne reste qu'une borne signalant l'endroit où a été donné le coup d'envoi et une sculpture représentant la cage où Lucien Laurent a inscrit le tout premier but du tournoi.

4. La place Independencia
Autour de la statue d'Artigas, héros de l'indépendance uruguayenne, s'articule sur cette grande esplanade le palais Estevez (ancien siège de l'exécutif), l'emblématique tour Salvo ou encore l'ancienne porte de la ville.

5. La Ciudad Vieja
Visiter la vieille ville, c'est faire un bond d'un siècle en arrière, entre les étals des brocanteurs, les bâtisses néoclassiques et le marché du port, où l'on peut déguster les spécialités locales.

STADES

1. Stade Centenario
Av. Dr. Americo Ricaldoni s/n.
Club résident Aucun, mais le promu La Luz, basé à Fray Bentos, y reçoit Penarol et Nacional cette saison.
Inauguration 1930.
Capacité 60 000 places.

2. Gran Parque Central
Calle Carlos Anaya 2900.
Club résident Nacional.
Inauguration 1900 (rénové).
Capacité 34 000 places.

3. Stade Campeon del Siglo
Cam. Manganga.
Club résident Penarol.
Inauguration 2016.
Capacité 40 000 places.

4. Stade Luis-Franzini
Av. Julio Herrera y Reissig s/n.
Club résident Defensor Sporting.
Inauguration 1963 (rénové en 1998).
Capacité 16 000 places.

5. Stade Jardines del Hipodromo
Av. Dr. Carlos Nery s/n.
Club résident Danubio.
Inauguration 1957 (rénové en 1997).
Capacité 18 000 places.

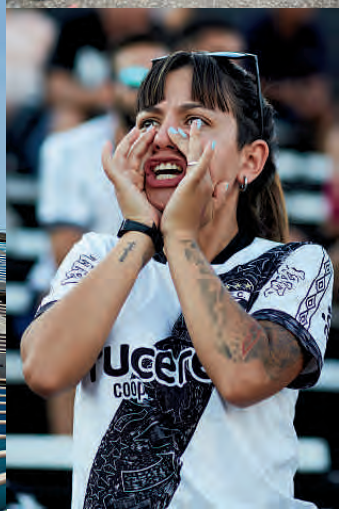
6. Parque Saroldi
Calle 19 de Abril s/n.
Club résident River Plate.
Inauguration 1928.
Capacité 5 000 places.

1930 (Uruguay-Argentine, 4-2). J'y retrouve mon ami Javier de Leon, journaliste et mémoire vivante du football uruguayen. "Tu savais que l'Uruguay est le seul pays qui a remporté toutes les compétitions qu'il a organisées", lance-t-il fièrement, en énumérant le Mondial 1930, le Mundialito 1981 (tournoi entre champions du monde) et sept Copas America (entre 1917 et 1995) gagnés par la Celeste.

Chivito, folklore et cinéma rétro

Les vitrines du musée regorgent de trésors, le trophée de la première Copa America (1916, en Argentine), plus vieux tournoi international au monde, un drapeau en lambeau et d'autres reliques datant des Jeux Olympiques de Paris 1924 et ceux d'Amsterdam 1928, tous deux remportés par la Celeste avant la création de la Coupe du monde (des JO que l'AUF considère comme des titres mondiaux), une réplique de la coupe Jules Rimet décrochée en 1950 au Maracana ou encore... un maillot de l'équipe de France 1998 offert par Lilian Thuram. Gerardo, le guide du musée, me fait monter dans la tour emblématique qui orne l'enceinte Art déco classée au patrimoine de la ville. "Elle est dotée d'une proue de bateau et de deux ailes d'avion, les moyens de transport par lesquels arrivaient les migrants qui ont peuplé notre pays, me glisse-t-il. Et elle compte neuf balcons, en référence aux neuf bandes de notre drapeau." Les virages du Centenario se nomment Colombes et Amsterdam, théâtre des exploits olympiques de la Celeste. Érigé en hommage au centenaire de l'indépendance uruguayenne, le mastodonte n'était pas totalement achevé lorsque le Mondial a débuté, le 13 juillet 1930. C'est donc dans le quartier de Pocitos qu'a eu lieu le premier match de l'histoire de la plus prestigieuse des compétitions. Le stade a été rasé dans les années 1940 et plusieurs pâtés de maisons ont été construits là où il se trouvait. Des chercheurs ont fini par identifier l'emplacement exact du rond central et de la cage où le Français Lucien Laurent a inscrit le tout premier but de l'histoire face au Mexique (4-1).

Après avoir avalé un chivito, le classique de la gastronomie uruguayenne – deux tranches de pain garnies de bœuf, d'un œuf au plat, de rondelles de tomate, de jambon, de salade, de mozzarella, d'olives vertes et de poivron –, il est temps pour moi de repartir à l'ouest de la ville pour assister au duel entre River Plate et Plaza Colonia. S'il partage les couleurs de son homonyme argentin (rouge et blanc), le premier club cité n'a pas grand-chose à voir avec celui qui a vu briller le maestro Enzo Francescoli. Posé au milieu d'un bois, le stade Parque Saroldi possède lui aussi de solides arguments pour séduire les amoureux du football d'antan. La tribune présidentielle a des airs de salle de cinéma rétro. Juste derrière le grillage qui sépare le public du terrain, les remplaçants s'assoient sur des chaises de bar en alumi- •••



Derrière le mythique stade du Centenario (ci-dessus), théâtre de la finale du premier Mondial en 1930, et le palmarès du grand club de Nacional, dont l'écusson est tatoué sur un mollet (en haut à droite), la ville entière vit pour le football avec 12 clubs sur 16 en Première Division.

••• nium. Pour ajouter au folklore, les joueurs débarquent sur la pelouse avec des chiens abandonnés dans les bras, afin de soutenir la campagne lancée par la municipalité destinée à inciter des familles à les adopter.

Hymne au football d'antan

À l'instar du stade de Fénix, l'ambiance désuète rappelle celle des divisions amateurs, mais le niveau de jeu est bluffant. Walter Gargano et Maxi Pereira, tous deux joueurs de River Plate, âgés de 38 ans et demi-finalistes du Mondial 2010 avec la Celeste, sont loin de se balader face aux jeunes loups de Plaza Colonia. Plusieurs scènes m'interpellent : une nuée d'enfants s'agglutine autour de la petite cabine du VAR et invective l'arbitre lorsque celui-ci hésite à valider le but inscrit par les locaux. Et alors que je me dirige vers la sortie, je croise Hernan Rivero, expulsé quelques minutes auparavant, qui refait tranquillement le match avec un papy sur un banc situé derrière le but.

Avant de regagner des vestiaires spartiates qui feraient bondir n'importe quel footballeur européen, les joueurs s'arrêtent pour répondre aux questions des journalistes locaux, signer quelques autographes et poser avec des gamins pour des selfies. Après tant d'émotions, il est temps de faire un saut à la Pulperia, sans aucun doute la meilleure *parrilla* (restaurant de grillades) de Montevideo. Les *mollejas* (ris de veau) et l'*ojo de bife* (faux-filet),

ON SE SURNOMME COMMENT ? *Une imagination débordante*

1. Nacional = la poche
En 1902, le club a troqué son rouge originel pour du blanc, afin de se distinguer de l'Albion FC (D2). La nouvelle tunique était dotée d'une petite poche (*bolsillo*) sur la poitrine. Si celle-ci a fini par disparaître, le surnom de "Bolso" est resté.

2. Penarol = le charbonnier
Fondé sous le nom de Central Uruguay Railway Cricket Club en 1891 par des employés de la compagnie de chemin de fer de Montevideo, le club a alors été surnommé *carbonero* (charbonnier) en leur honneur, les locomotives de l'époque étant alimentées avec du charbon.

3. Danubio = l'Université
Club formateur de Ruben Sosa, Alvaro Recoba ou encore Edinson Cavani, l'institution du quartier de Curva de Maronas est un peu le FC Nantes uruguayen. C'est en recrutant et en formant des cracks que le club, surnommé *la Universidad* (l'Université), est parvenu à faire son trou.

4. Defensor = le borgne
Au milieu des années 1920, trois de ses joueurs souffraient de problèmes de vue, ce qui ne les empêchait pas d'être performants (l'un d'entre eux, Alfredo Ghierra, remporta les JO 1924). Les fans ont alors baptisé le club *el Tuerto* (le Borgne).

5. River Plate = le docker
Né en 1898 dans la zone portuaire du Rio de la Plata qui borde Montevideo, sous l'impulsion de dockers (*darseneros*), le premier River Plate uruguayen a disparu en 1925. Le nouveau club, fondé sept ans plus tard, a hérité du nom, des couleurs rouges et blanches et du sobriquet.

accompagnés de *boniatos al plomo* (patates douces cuites dans de l'aluminium) valent le détour.

Le lendemain, pour mon troisième jour en terre *charrua* (le nom du peuple amérindien qui occupait autrefois ce territoire coincé entre l'Argentine et le Brésil), direction l'extrême nord de la ville, derrière l'hippodrome, où se dresse le stade Maria Mincheff de Lazaroff. Trois fois plus grande que les stades de Fénix ou de River Plate, l'enceinte de Danubio garde pourtant elle aussi une âme des plus authentiques. Les vingt-deux acteurs ne manquent pas non plus de *garra charrua*, cet esprit combatif propre aux joueurs uruguayens.

Producteur de talents et de bonne viande

Encore une fois, dans les tribunes, on croise des gens de tous les âges : au milieu des gamins de ce quartier déshérité qui ont réussi à tromper l'attention des agents de sécurité une fois le coup d'envoi donné, des anciens hurlent sur l'arbitre à chaque décision défavorable à leur équipe. À l'instar du Defensor Sporting, Danubio est l'un des rares clubs à contester l'hégémonie de Penarol et Nacional. "On a été le premier club à mettre en place un réseau de détection dans tout le pays, grâce au travail de deux grands recruteurs, s'enorgueillit Anibal Nicolazzi, un dirigeant du club, qui a glané quatre titres de champion depuis 1988. Ensuite, les autres clubs nous ont copiés et c'est devenu plus difficile pour nous."

Depuis plus d'un siècle, l'Uruguay peut se targuer de produire autant de footballeurs de talent que de bonne viande. Dans la pampa comme dans la capitale, les *potreros* (terrains vagues) restent encore nombreux. Certains espaces sont toutefois revendus pour laisser place à de juteux projets immobiliers. Le club Alas Rojas, dans la vieille ville, résiste encore, même si un revêtement synthétique recouvre depuis peu l'ancienne parcelle où volait autrefois la poussière. En cette fin de dimanche après-midi, une bande de copains s'affronte à sept contre sept face au fleuve. Responsable des U12 du club, Alejandro les observe attentivement.

"On n'est que trois millions, mais ici tout le monde tape dans la balle dès son plus jeune âge, signale le jeune entraîneur. Il y a énormément de talent en Uruguay mais tous n'ont pas la chance de faire carrière. Adolescent, Luis Suarez surveillait des voitures dans la rue avec son grand-père *(une pratique courante en Amérique du Sud, rétribuée avec un pourboire),* il aurait pu ne jamais percer." Heureusement, dans le sillage du Pistolero, le foot uruguayen continue de livrer au monde des pépites telles que Federico Valverde (Real Madrid), Darwin Nunez (Liverpool), Ronald Araujo (Barça) ou Rodrigo Bentancur (Tottenham). Et avec l'amour inconditionnel que son peuple porte au ballon rond, le filon n'est pas près de se tarir. ⬢ F. T.

**Jusqu'en 1999, seules les équipes de la capitale étaient autorisées à disputer le Championnat.*

Du Parque Saroldi, où des chiens sont proposés à l'adoption avant le match contre Plaza Colonia (photos à g.) à la passion des supporters de River Plate (en bas à dr.) en passant par ces kiosques à journaux où les fans se délectent des publications de sport, le football uruguayen entretient une histoire populaire et centenaire. Une histoire qui a fait de la Celeste la première sélection championne du monde.

LES AMATEURS S'ADONNENT AUX DONNÉES

Grâce à des capteurs ou des GPS, les joueurs du dimanche peuvent désormais exploiter les ressources de la data. Comme les pros. Par Oscar Bertrand

Kylian Mbappé avait donc raison : "Le football, il a changé." Dans le monde pro, il a évolué notamment avec l'apparition, ces dernières années, de la goal line technology ou de l'assistance vidéo à l'arbitrage, mais aussi avec l'afflux des stats en temps réel. Loin des éclairages du Parc des Princes, sur les terrains amateurs, certains veulent se rapprocher de cette vérité. En France, les joueurs du dimanche ont le choix : brancher un capteur en Bluetooth sur la jambe forte (Footbar) ou faire confiance à un petit GPS en plastique à positionner à l'arrière d'une brassière (MyCoach Tracker). Les deux dispositifs sont reliés au smartphone de l'utilisateur pour qu'il ait accès à des données personnelles à la fin d'un match. Discret et simple d'usage, le résultat semble probant pour les utilisateurs : "J'utilise mon capteur *(Footbar, une sangle attachée à la jambe)* environ 25 fois par mois entre les matches avec mes amis, les entraînements et les rencontres de Championnat amateur, lance Oussama, un adepte de 23 ans. Je recherche la précision ; et avoir toutes ces stats, c'est devenu essentiel pour moi. On peut se comparer à d'autres utilisateurs. Ça met un peu de piment."

Courantes dans les pays anglophones (Xampion, WyScout, Soccerment ou Catapult), ces technologies se voulaient rares en France. "On a constaté que le foot amateur était délaissé, explique Jérémy Garcia, directeur de MyCoach Tracker. On s'est demandé pourquoi coureurs et cyclistes sortaient toujours avec leurs montres et objets connectés et pas les footballeurs."

Vitesse, changements de direction ou puissance de tirs détectés

Mais cette technologie a un prix : 150 euros avec la certification officielle de la FIFA. Aucun autre GPS de ce style ne peut se targuer de cette reconnaissance en France, contrairement à l'Angleterre où les ingénieurs de StatsSport nous ont confirmé occuper la place de leader du genre sur le marché du football amateur à l'international avec un pro-

DR

MOTIVATION ET STATS, LE MARIAGE POSSIBLE

Les chiffres et statistiques clés, c'est bien beau, mais chez les jeunes, la perte de motivation guette parfois. Alors, pour faire progresser les nouvelles pousses tout en conservant la passion, Morgan Croisie *(photo)* a pris le pari du "coaching motivationnel" sur la Côte d'Azur avec son entreprise Sport Lead'Up. "Je suis entouré d'éducateurs. On a un réseau de coaches qui a une bonne connaissance du territoire. Ce qui nous différencie du coaching classique, c'est qu'on l'individualise en fonction des performances du jeune. On essaie de leur faire comprendre leurs émotions, de leur donner un sentiment de puissance. On arrive à changer l'approche des joueurs en quelque chose de positif, puis on enchaîne sur des séances très intenses mais bien centrées sur les besoins de chaque jeune." L'entrepreneur a déjà séduit plusieurs clubs locaux : l'AS Cagnes-Le Cros, Saint-Sylvestre Nice Nord et l'AS Roquefort, qui emploient ces méthodes de "data-motivation" au quotidien chez les jeunes avant de, peut-être, s'attaquer au marché national. ⬢ O. Be.

DR

duit à 300 euros, pour un GPS qui se veut au top de la performance individuelle et dont les ambassadeurs ne sont autres que Harry Kane ou Martin Odegaard. "Notre tracker est très léger, la brassière a été optimisée pour le confort, reprend Garcia. On pourrait se dire qu'on ressent une forme de compression, mais absolument pas. C'est plus ou moins ce qu'utilisent les pros aujourd'hui."

Nombre de tirs, puissance maximale de frappes, sprints à haute intensité, changements de direction ou encore statistiques d'endurance. Les données détectées se veulent au plus proche du monde pro, avec des moyens moins conséquents. "On veut démocratiser l'accès à la data pour tous les amateurs et je parle aussi des jeunes dans les centres de formation, affirme Jacques d'Arrigo, cofondateur de Footbar, dont le capteur Meteor a vu son prix baisser de 99 à 60 euros. On se rend compte que dans tous les clubs pros, les équipements sont rares dans les équipes de jeunes, rien n'est fait. À deux ou trois exceptions près, les clubs professionnels ont un fonctionnement très amateur concernant la data. De plus, au niveau fédéral, peu d'initiatives existent." Pourtant, l'évolution de la data a réuni Nasser Larguet, l'ancien directeur du centre de formation de l'OM, et Jacques d'Arrigo dans un bureau pour équiper les U12-U13 du capteur de Footbar. "Il m'a expliqué que les coaches avaient mis en place les 1000 touches de balle sur une séance, mais leur seul moyen de compter, c'était de tête *(rire)*, alors, forcément, tout automatiser était une évidence." Malheureusement, le départ de Larguet au poste de directeur technique national de l'Arabie saoudite, en mai 2022, a laissé l'idée à l'abandon.

> **"On veut démocratiser l'accès à la data"**
> **Jacques d'Arrigo, cofondateur de Footbar**

Encore du retard sur les pays anglophones

Le GPS de MyCoach Tracker, lui, s'adresse avant tout aux joueurs de petits clubs qui profitent ainsi des données pour s'améliorer entre chaque match. "Au-delà de l'aspect performance, ce que je trouve intéressant, c'est comment on amène nos joueurs à devenir acteurs de leurs propres exploits, résume Jérémy Garcia. Le GPS met le joueur amateur au centre de sa performance."

Et si la démocratisation de la data connaît un développement fulgurant en France, elle reste néanmoins très en retard par rapport aux pays anglophones. Pour Jacques d'Arrigo, "ils sont bien plus avancés grâce aux moyens financiers, mais aussi aux caméras que les parents utilisent pour filmer non-stop leurs enfants, c'est une autre culture". ⬢

UN ANGE AUX ALLURES DE DIABLE

Doté d'un pied gauche divin, l'attaquant italo-argentin Omar Sivori, sacré en 1961, était aussi le roi des provocateurs et un joueur au tempérament de feu qui a marqué ses contemporains. Au point d'être considéré comme l'un des plus grands talents de l'histoire.

Par Roberto Notarianni

C'est une action qui dit beaucoup du personnage. De son style, de sa psychologie. Racontée dans *la Légende d'El Cabezon* par le journaliste italien Claudio Gregori (éditions La Gazzetta dello sport, 2005), cette anecdote nous permet de bien cerner le joueur qu'a été Omar Sivori. "El Cabezon", la grosse tête en espagnol, est le surnom de Sivori, attaquant italo-argentin sacré Ballon d'Or en 1961. Il le doit autant à cette tignasse brune si frappante sur son corps de petite taille (1,63 m) qu'à une haute estime de lui-même et de son immense talent.

Un talent qui le pousse à tenter les choses les plus audacieuses. Comme, précisément, sur cette action lors d'un Juventus-Sampdoria (5-4 a.p.) en huitièmes de Coupe d'Italie, le 4 novembre 1959. Il s'agit de l'un des deux buts inscrits ce jour-là par le Bianconero Sivori, dit "El gran Zurdo", le grand gaucher. Déjà entré dans la surface, celui qui joue toujours bas baissés et sans protège-tibias dribble deux défenseurs et le gardien de la Sampdoria, se retrouvant à un mètre de la ligne de but, et s'apprête à tirer dans la cage vide. C'est ce que croit toute l'assistance... En réalité, Sivori attend qu'un quatrième joueur de la Samp vienne le charger pour l'éliminer d'une feinte et gonfler les filets. "Pourquoi n'ai-je pas marqué tout de suite ? Parce que je voulais, par une finesse stylistique, l'effacer et inscrire le but à trente centimètres de la ligne, assurer ainsi le spectacle et enthousiasmer la foule !"

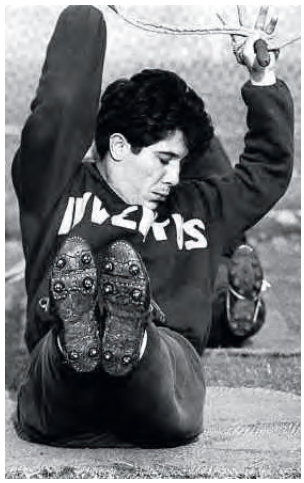
L'école des terrains vagues

Une volonté de briller que Bruno Garzena, défenseur de la Juventus et coéquipier de Sivori de 1957 à 1960 puis en 1961-1962, confirme dans *la Légende d'El Cabezon* : "Omar avait indéniablement le sens du spectacle, à en devenir une obsession. Le match était pour lui une véritable performance théâtrale." Un showman, donc, aidé en cela par des qualités techniques hors du commun. D'abord un pied gauche •••

Farabola/Alamy Stock Photo

Après 19 sélections sous le maillot de l'Argentine, Omar Sivori prendra part à son premier (et unique) Mondial en 1962 au Chili avec l'Italie. L'occasion de poser chapeauté d'un sombrero au camp d'entraînement de la Nazionale.

Sur les traces de...



Sous le maillot de River Plate (à g.) puis de la Juventus Turin (ci-dessus) et de l'Italie, Omar Sivori a épaté la galerie au point de s'estimer meilleur que Pelé, qu'il rencontrera lors d'une affiche entre les Bianconeri et Santos (victoire 5-3) en juin 1963 (ci-contre). Et, autant l'Italo-Argentin aimait mener une vie de famille assez paisible entouré des siens (page de dr.), autant il pouvait faire preuve de (mauvais) caractère comme ce fut le cas avec Heriberto Herrera, son dernier entraîneur à la Juve (en haut, à g.).

••• défini comme divin par tous ceux qui ont croisé sa route, mais également un toucher du droit excellent, affiné lors des exercices imposés par son mentor, Renato Cesarini, l'homme qui l'avait repéré dans le club amateur de sa ville de naissance, le Teatro Municipal de San Nicolas, 240 kilomètres au nord-ouest de Buenos-Aires, et l'avait fait signer à River Plate en 1952.

Les origines sociales d'Omar Sivori expliquent beaucoup de son talent. Ce fils de modestes commerçants, dernier né (en 1935) d'une fratrie de six, a été élevé au football de rue et des terrains vagues. Celui des ballons remplis de bouts de chiffons et des joueurs agiles comme des danseurs de tango. Il fera merveille dans le River Plate des années 1950, remportant trois titres argentins de rang (entre 1955 et 1957), ainsi qu'une Copa America en 1957 avec la sélection.

"Cette Copa est le plus beau souvenir que j'ai d'Omar, explique au téléphone depuis Buenos Aires, Humberto Maschio, 90 ans. Nous avions survolé les débats, gagnant nos cinq premiers matches et raflant le titre. Comme compagnon de chambre, Sivori passait son temps à faire des siestes, mais, sur le terrain, quel phénomène ! Un talent extraordinaire balle au pied, le sens du but, le génie de la passe décisive. Il était un rouage essentiel." Omar Sivori, Valentin Angelillo et Humberto Maschio forment alors le fameux trio offensif de "los Angeles a la cara sucia", les Anges au visage sale, trouvaille d'un masseur de la sélection en voyant leur visage maculé de boue au cours d'un match sous la pluie.

La gloire en Italie

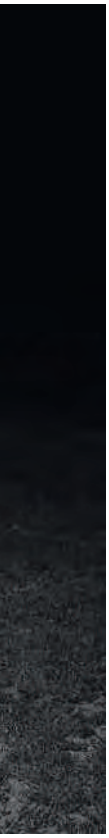
Omar Sivori, un ange ? Oui si l'on se réfère à la beauté de son jeu, à ses enchaînements de dribbles, ses volées, ses retournés acrobatiques. À la facilité avec laquelle notre homme exécutait les prouesses techniques, tels ces triples sombreros réussis sous le maillot de River. Un ange, assurément, aux yeux de ses supporters, enthousiasmés par ses buts en série : 29 en 63 rencontres officielles pour les Millonarios, puis 174 en 259 matches avec la Juve et, enfin, 16 en 76 parties sous les couleurs de Naples. 219 réalisations en club auxquelles s'ajoutent 9 buts en 19 capes au service de l'Albiceleste, et 8 en 9 matches pour l'Italie.

L'Argentine et l'Italie ? Omar est un "tano", un "rital" dans le jargon argentin, comme plus de la moitié des habitants du

Le classement de 1961

1. **Omar Sivori** (ITA, Juventus Turin), 46 pts
2. **Luis Suarez** ((ESP, FC Barcelone, Inter), 40 pts
3. **Johnny Haynes** (ANG, Fulham), 22 pts
4. **Lev Yachine** (URSS, Dynamo Moscou), 21 pts
5. **Ferenc Puskas** (ESP, Real Madrid), 16 pts
6. **Alfredo Di Stefano** (ESP, Real Madrid), 13 pts
- -. **Uwe Seeler** (RFA, Hambourg SV), 13 pts
8. **John Charles** (GAL, Juventus Turin), 10 pts
9. **Francisco Gento** (ESP, Real Madrid), 8 pts
10. **Bobby Charlton** (ANG, Manchester Utd), 5 pts
- -. **Gerhard Hanappi** (AUT, Rapid Vienne), 5 pts
- -. **José Aguas** (POR, Benfica), 5 pts
- -. **José Santamaria** (ESP, Real Madrid), 5 pts
- -. **Dragoslav Sekularac** (YOU, Étoile Rouge), 5 pts
- -. **Josef Masopust** (TCH, Dukla Prague), 5 pts
- -. **Grosics** (HON, Tatabanya), 5 pts
17. **Mikheil Meskhi** (URSS, Dinamo Tbilissi), 4 pts
- -. **Germano** (POR, Benfica), 4 pts
- -. **Danny Blanchflower** (ILN, Tottenham), 4 pts
- -. **Kurt Hamrin** (SUE, Fiorentina), 4 pts
- -. **Horst Szymaniak** (RFA, Karlsruhe, Catane), 4 pts
- -. **Viktor Ponedelnik** (URSS, SKA Rostov), 4 pts
23. **Denis Law** (ECO, Manchester City, Torino), 3 pts
- -. **Max Morlock** (RFA, Nuremberg), 3 pts
- -. **Horst Nemec** (AUT, Austria Vienne), 3 pts
- -. **José Augusto** (POR, Benfica), 3 pts
- -. **Slava Metreveli** (URSS, Torpedo Moscou), 3 pts

Alamy Stock Photo - Collections L'Équipe- Farabola/Alamy Stock Photo



Imago/Panoramic - Werek/Imago/Panoramic

vaste pays d'Amérique du Sud. Car les Sivori viennent d'Italie, de Ligurie précisément, région d'où est parti son arrière-grand-père Leonardo Bartolomeo, alors que du côté maternel, on est originaire des Abruzzes, dans le centre de la péninsule. Une fois transféré dans le pays de ses ancêtres, Omar pourra obtenir un passeport italien et jouer en qualité d'oriundo (un immigré d'origine italienne). C'est ce qui lui permettra d'intégrer la Nazionale en 1961 et d'obtenir la même année le Ballon d'Or, alors réservé aux Européens. Puis de disputer le Mondial en 1962, au Chili.

L'Italie, Omar Sivori y débarque à l'été 1957, à la suite du signalement de Renato Cesarini aux dirigeants de la Juve, l'ancien club du technicien. Les Millonarios ont accepté de vendre leur meilleur joueur pour financer les travaux du stade Monumental et la construction de la tribune Almirante Brown. Ils encaissent une fortune (10 millions de pesos, près de 80 millions d'anciens francs, quasiment 2 millions d'euros actuels), mais s'affaiblissent durablement : River devra attendre dix-huit ans pour triompher à nouveau en Championnat ! En Italie, Sivori a étoffé notablement son palmarès à la Juve, où il excella aux côtés de deux autres cracks, John Charles et Giampiero Boniperti, avant de passer à Naples où il formera avec José Altafini un formidable duo offensif, attirant près de 70 000 abonnés.

"Le foot était pour lui une performance théâtrale"
Bruno Garzena, ancien joueur de la Juventus

L'obsession du spectacle

Et, surtout, Sivori a marqué à jamais les esprits. "Comment l'oublier ?", nous déclame Sandro Mazzola, attaquant de l'Inter Milan de 1961 à 1977. "J'ai joué contre lui dès mon premier match en pro, se souvient-il. C'était le 10 juin 1961 lors d'un Juve-Inter, match gagné sur tapis vert mais que les instances nous avaient obligés en appel à rejouer, poussant notre président, Angelo Moratti, à envoyer les jeunes de la réserve en signe de protestation. Nous étions tous terrifiés en arrivant sur la pelouse. Notamment par la réputation de Sivori, que j'avais vu plusieurs fois à la télé se jouer de l'adversaire par ses redoutables dribbles et petits ponts. Ce jour-là, les Turinois gagnèrent 9-1 et il se déchaîna, marquant six buts, un record en Serie A. Sivori avait le ballon collé au pied et un sens du but inouï. J'adorais ce joueur, qui avait eu ensuite des mots d'encouragement pour moi."

En plus d'être un buteur hors pair, Sivori était un joueur innovant. "C'était le premier vrai 9 et demi, dix mètres derrière l'avant-centre, précise Mazzola. Positionnement qui contrariait les dispositifs tactiques des autres équipes." Omar Sivori ne reculait devant rien, ni personne. "Rien ne semblait le déstabiliser, nous confie l'ancien gardien Dino Zoff, son coéquipier à Naples entre 1967 et 1969. Joueur grandiose, il pouvait être parfois déroutant, comme lors d'un match alors que je jouais avec le club de Mantoue. Dans les dernières minutes, nous nous télescopons et, avec mes genoux, je lui fais très mal aux côtes. Blessé, il est alors emmené hors du terrain par son propre entraîneur, Heriberto Herrera. Cela l'avait rendu furieux car il haïssait ce dernier, jugé trop rigide. Une fois •••

Sur le terrain, ce technicien hors pair, adepte du dribble à l'outrance, aimait faire se lever les foules. Et durant toute son existence, le Ballon d'Or 1961 (en haut, à dr.) a toujours su profiter des plaisirs de la vie. Une ligne de conduite qu'il continuera à appliquer une fois à la retraite dans son ranch argentin baptisé "Juventus" en hommage au club de son cœur (en bas, à dr.).

••• arrivé à Naples, il m'avait dit, mi-rigolard, mi-sérieux : « Je ne te pardonnerai jamais de m'avoir mis en position de faiblesse par rapport à lui ! » Avec Omar, nous sommes devenus potes, ajoute un Zoff ému, mais, en revanche, il a gardé sa rancœur envers le coach paraguayen. Lorsque nous affrontions la Juve, il s'arrangeait pour canarder de frappes lourdes le banc d'Heriberto Herrera !"

Le Maradona des années 1950

Sanguin, le Sivori ! Ce rétif aux entraînements qui, en 1999, admettra dans *FF* son énorme ego ("En 1961, je vous aurais répondu que personne ne rivalisait techniquement avec moi, pas même Pelé !"), n'était pas facile à gérer. "Il pouvait être arrogant, provocateur, expliqua Boniperti, son capitaine à la Juve de 1957 à 1961, au quotidien *Repubblica.* Et n'hésitait pas à donner des coups, lui qui en prenait à chaque match et finissait les jambes toutes bleues !" C'est que Sivori ne ménage pas ses adversaires et prend un malin plaisir à les mystifier, comme lors de la fameuse action face à la Sampdoria. Il s'amuse à multiplier les petits ponts, parfois deux d'affilée infligés au même joueur.

"Si mes petits ponts offensent certains, ils n'ont qu'à serrer les jambes !", rétorquait-il, narquois. C'est qu'Omar, chambreur et bagarreur, n'avait pas sa langue dans la poche. Face à joueurs ou arbitres, il pouvait facilement exploser, et collectionna neuf expulsions en Serie A, avec un total record de 33 journées de suspension. La dernière, en décembre 1968 avec Naples, le pousse à arrêter à sa carrière. Le lendemain de Noël, Sivori fait ses adieux au San Paolo, qui lui réserve onze minutes d'ovation debout.

Jusqu'à son décès, le 17 février 2005, dû à un cancer du pancréas, Omar Sivori passera la suite de son existence sur ses terres, au milieu de ses élevages de vaches et chevaux, en dehors de quelques piges, comme entraîneur ou dirigeant, à Rosario Central, River Plate, Estudiantes, Racing Avellaneda et Velez Sarsfield, ainsi qu'à la tête de l'Albiceleste (1972-1973) et à la Viterbese, en Italie. Mais toujours en lien étroit avec la Juventus, le club de son cœur, auquel il signala dans la seconde moitié des années 1970 un certain Diego Maradona. Un Maradona que beaucoup indiqueront comme formidable héritier de Sivori. C'est par cette filiation que lui rendra hommage *La Gazzetta dello sport,* le lendemain de sa mort, barrant sa une d'un "Adieu, génie", suivi d'un "Il a été le Maradona des années 1950 et 1960, Argentin et gaucher comme Diego : un des plus grands joueurs dans l'absolu". ⬢ R. N.

"Il avait le ballon collé au pied et un sens du but inouï"
Sandro Mazzola, ancien attaquant de l'Inter Milan

Enrique Omar Sivori
Né le 2 octobre 1935 à San Nicolas de los Arroyos (Argentine). Décédé à 69 ans, le 17 février 2005 à San Nicolas de los Arroyos (Argentine). 1,63 m ; 59 kg.

Parcours
Teatro Municipal San Nicolas (1948-1952), River Plate (1952-1957), Juventus Turin (1957-1965), Naples (1965-décembre 1968).

Palmarès
Championnat d'Argentine 1955, 1956 et 1957 ; Championnat d'Italie 1958, 1960 et 1961 ; Coupe d'Italie 1959, 1960 et 1965 ; Copa America 1957 ; Ballon d'Or 1961 ; meilleur buteur du Championnat d'Italie 1960 (28 buts).

Collections L'Équipe - L'Équipe - Alfieri Ricardo/L'Équipe

Nom Kennedy
Prénom Paul
Âge 68 ans
Pays États-Unis

Média le site Soccer America
Club préféré AS Saint-Étienne
Nombre de participations au jury du BO 15, plus la Dream Team en 2020

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 12/15

"J'AI RETARDÉ THANKSGIVING POUR RÉCUPÉRER DES VOTES"

"Thanksgiving est l'une des fêtes les plus prisées du calendrier américain. Et, en ce dernier jeudi de novembre 2007, toute mon attention est portée sur la pièce la plus stratégique de la maison en pareille occasion : la cuisine ! J'adore cuisiner et entre la dinde, les différentes tartes et les accompagnements, me voilà dans les starting-blocks pour cette journée de convivialité en famille. Mais, en pleins préparatifs, le téléphone sonne. La rédaction de *France Football* me contacte pour me dire qu'il y a urgence. On est proches de la date limite et il manque pas mal de votes de ma zone géographique, la Concacaf *(Amérique du Nord et centrale et les Caraïbes).* Il s'agit de la première année avec un jury mondialisé et les nouveaux *(issus de pays non européens ayant déjà disputé une phase finale de Mondial)* ne sont pas tous encore bien rodés.

Ma femme, Shirley, me toise, comme pour me dire : « Toi qui es toujours sur la brèche, tu ne vas pas travailler en plus à Thanksgiving ! » Mais je lui explique que *FF* doit boucler les votes et que j'ai recommandé la plupart des autres jurés de notre Confédération, fruit de rencontres lors des matches de Gold Cup et d'éliminatoires du Mondial. Je me dois donc de joindre les retardataires, surtout que certains n'ont pas encore bien assimilé le fonctionnement du scrutin. Elle est compréhensive, car elle connaît l'importance du Ballon d'Or et adore le foot *(elle est fan de Cristiano Ronaldo).*

Du coup, on retarde un peu le repas et je multiplie les appels. J'en profite même pour enrôler Shirley, qui parle couramment le castillan du fait de ses origines mexicaines. Et elle réalise des miracles en appelant la rédaction d'*Esto,* le quotidien sportif où travaille Salvador Aguilera, juré du Mexique. Pas une mince affaire : il faut d'abord bien expliquer notre mission au standardiste pour qu'il trouve notre homme, heureusement à la rédaction ce jour-là. Ce Thanksgiving 2007 s'avère un sacré rush, mais nous arrivons à nos fins et pouvons passer à table l'esprit léger. C'est que pour moi, jour férié ou pas, le Ballon d'Or est sacré. Comme *FF* dont j'ai même pu goûter au rituel de la sortie en kiosque du mardi après avoir débarqué en stage dans l'Hexagone en avril 1976. Une révélation, identique à celle pour Saint-Étienne, qui venait de se qualifier pour la finale de la Coupe des clubs champions. Quarante-sept ans plus tard, *France Football,* le Ballon d'Or et les Verts ont toujours une place à part dans mon cœur !" **Roberto Notarianni**

"Pour moi, jour férié ou pas, le Ballon d'Or est sacré"

Illustration Laura Acquaviva/L'Équipe

SE FAIRE LA MALLE

Sous ce bonnet en laine et derrière les valises se cache Lev Yachine, un voyageur radieux en ce 5 novembre 1963, à son arrivée au Bourget avant de rallier Orly, direction Toulouse, pour y affronter le TFC en amical avec l'URSS. Le 23 octobre, le gardien de 34 ans a enchanté le public londonien. À Wembley, pour le centenaire de la Fédération anglaise, lors du match opposant le Reste du monde aux Three Lions (2-1), l'ancien ajusteur-outilleur a ébloui ses partenaires, Puskas, Seeler, Di Stéfano ou Kopa. Une prestation qui lui vaudra d'être sacré Ballon d'Or le 17 décembre. Et d'être le seul gardien du palmarès.

André Lecoq/L'Équipe

AVANTAGE ABONNÉ

DÉCOUVREZ LA DIFFÉRENCE ENTRE REGARDER UN MATCH DE FOOT DANS SON SALON ET DANS UN SALON

découvrez les privilèges abonnés L'Équipe

Abonnez-vous et gagnez des places VIP pour rencontrer vos athlètes préférés et vivre de l'intérieur les plus grands évènements sportifs.

le site et l'application

L'ÉQUIPE

Depuis le temps que Max vous parle de son ID.4 à tous les entraînements, vous allez enfin pouvoir l'essayer.

Découvrez le Volkswagen ID.4 100 % électrique
aux côtés de ceux qui le conduisent déjà.

Prenez rendez-vous pour un essai.

Cycles mixtes gamme ID.4 (kWh/100km) WLTP: 16,3-18,9. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP: 0 (en phase de roulage). Valeurs au 01/12/2021, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer